



---

**BULLETIN BIMESTRIEL DES FILLES DE LA CHARITÉ  
DE SAINT VINCENT DE PAUL**

ISSN : 0397-000  
Directeur : Sœur Prévost

Abonnement : 45 € par an

**140, rue du Bac - 75007 Paris**

Imp. Chauveau - Indica  
2, rue du 19 Mars 1962 - 28630 Le Coudray  
Dépôt légal : juillet 2018

# Echos

*de la Compagnie*



VIE SPIRITUELLE, DÉFIS, ACTUALITÉ, HISTOIRE

MAI  
JUN  
2018  
N°3



50<sup>e</sup> anniversaire de la mort  
de Mère Guillemin



## Sommaire

---

## Vie spirituelle

---

- 130 Lettre du 8 mai 2018  
Sœur Kathleen Appler, Supérieure générale
- 133 « Allant et Venant » aujourd'hui  
Père Corpus Delgado, cm
- 143 Le Christ est la Règle des Filles de la Charité,  
Marie est la Mère de la Compagnie  
Sœur Anne Prévost, Fille de la Charité

« MES SENTIMENTS  
SONT DOMINÉS  
PAR LA CERTITUDE  
DE N'ÊTRE  
QUE  
L'INSTRUMENT  
DE L'ACTION DE DIEU  
ET DU GOUVERNEMENT DE LA VIERGE MARIE,  
UNIQUE MÈRE  
ET VRAIE SUPÉRIEURE GÉNÉRALE. »

*Mère Suzanne Guillemin  
Supérieure générale de 1962 à 1968*



## Actualité des Provinces

---

### NOMINATIONS

- 165 Désignation des Visitatrices et nominations des Directeurs provinciaux

### TÉMOIGNAGE DES SŒURS

- 167 Province Belgique-France-Suisse  
Ensemble avec Marie  
La Communauté de Louvranges
- 171 Province d'Afrique Centrale  
Une année spéciale de la Réconciliation  
Sœur Désirée Nibogora et une équipe

## Histoire de la Compagnie

---

- 183 L'habit des Filles de la Charité  
Sœur Maria Angeles Infante, Fille de la Charité





SŒUR K. APPLER, SUPÉRIEURE GÉNÉRALE

---



## Lettre du 8 mai 2018

Vie  
Spirituelle

Chères Sœurs,

*La grâce de notre-Seigneur Jésus-Christ  
soit toujours avec nous !*

En cette veille de la fête de notre fondatrice, je tiens à rejoindre chacune de vous pour vous souhaiter une bonne fête de Sainte Louise de Marillac et pour vous associer par la pensée et la prière à ce que nous allons vivre, ici, à la Maison-Mère, avec les Visitatrices du monde entier.

Comme vous le savez, depuis le 4 mai, les Visitatrices sont entrées en retraite et elles vivent intensément ce temps de silence, de ressourcement spirituel et de rencontre avec le Seigneur. Ce 9 mai, nous allons célébrer la fête de sainte Louise d'une manière toute particulière. Nous aurons la grâce de vénérer pendant une grande partie de la journée l'original du texte « Lumière de Pentecôte », écrit de sa main et conservé dans les archives de la Congrégation de la Mission. Au terme de la journée, nous vivrons dans notre Chapelle, une célébration de prière pour honorer notre fondatrice, devant ce précieux texte qui contient des éléments essentiels de ce que serait la petite Compagnie. Nous lui





demandons de nous obtenir les grâces dont nous avons besoin pour répondre fidèlement, aujourd'hui, aux appels de l'Esprit.

Aussi, en communion avec nous, je vous invite à relire et à méditer, personnellement et en Communauté, la « Lumière de Pentecôte ».

*En l'année 1623, le jour de sainte Monique, Dieu me fit la grâce de faire vœu de viduité si Dieu appelait mon mari.*

*Le jour de l'Ascension en suivant, j'eus un grand abattement d'esprit pour le doute que j'avais, si je devais quitter mon mari, comme je le désirais fortement pour réparer mon premier vœu et avoir plus de liberté de servir Dieu et le prochain. Je doutais encore que l'attache que j'avais à mon directeur m'empêchât d'en prendre un, lui absent pour longtemps, et craignais y être obligée. Et j'avais encore une grande peine pour le doute de l'immortalité de l'âme. Ce qui me fit être, depuis l'Ascension jusqu'à la Pentecôte, en une peine incroyable.*

*Le jour de la Pentecôte, oyant la Sainte Messe ou faisant l'oraison à l'église, tout en un instant, mon esprit fut éclairci de ses doutes. Et (je) fus avertie que je devais demeurer avec mon mari, et qu'un temps devait venir que je serais en état de faire vœu de pauvreté chasteté et obéissance, et que je serais en une petite communauté où quelques-unes feraient le semblable.*

*J'entendais lors être en un lieu pour servir le prochain, mais je ne pouvais entendre comme cela se pourrait faire à cause qu'il y devait avoir allant et venant. Je fus encore assurée que je devais demeurer en repos sur mon directeur et que Dieu m'en donnerait un qu'il me fit voir, ce me semble, et sentis répugnance d'accepter, néanmoins j'acquiesçai et me semblait que c'était pour ne pas encore devoir exécuter ce changement.*

*Ma troisième peine me fut ôtée par l'assurance que je sentis en mon esprit que c'était Dieu qui m'enseignait ce que dessus, et que, y ayant un Dieu, je ne devais douter du reste.*

*J'ai toujours cru avoir cette grâce du Bienheureux Monseigneur de Genève, pour avoir, avant sa mort, grandement désiré lui communiquer ces*





### Lettre du 8 mai 2018

*peines et, depuis, y avoir senti une grande dévotion, et reçu par ce moyen beaucoup de grâces, et en ce temps j'eus quelque sujet de le croire dont il ne me souvient pas maintenant.*

Approfondissons notre confiance en l'Esprit Saint afin qu'à l'exemple de sainte Louise, il prenne toute la place dans notre cœur et dans notre vie. Lui seul pourra nous donner l'audace de la Charité pour un nouvel élan missionnaire. C'est une belle opportunité qui nous est offerte en ce temps pascal alors que, dans quelques jours, nous allons prier la neuvaine à l'Esprit Saint.

Ce lundi 14 mai, les travaux de la Rencontre Inter-Assemblées des Visitatrices vont commencer. A mi-chemin entre deux Assemblées générales, cette Rencontre permet de partager les expériences, de faire le point sur les trois années écoulées et, déjà, de commencer à préparer les prochaines Assemblées domestiques, provinciales et générale. Nous comptons bien sur le soutien de votre prière pour que l'Esprit Saint guide notre réflexion, en vue d'un meilleur service du Christ dans les pauvres.

Par l'intercession de sainte Louise, demandons à « Marie, première chrétienne, consacrée par excellence, présente à la vie de la Compagnie depuis le commencement » (Cf. C.15), de nous obtenir la grâce d'être dociles à l'action de l'Esprit Saint et de réaliser le dessein de Dieu sur la Compagnie.

Bien affectueusement et avec l'assurance de ma prière,

Sœur Kathleen APPLER  
*Fille de la Charité*







---

PÈRE CORPUS DELGADO, CM

---

## « *L'Allant et Venant* » aujourd'hui

Le charisme est une réalité dynamique, et non une référence archéologique à l'époque des Fondateurs. Par son propre dynamisme, le charisme se recrée à chaque époque, en s'approfondissant et en s'enrichissant de manière permanente avec la vitalité des réponses de chacune des personnes et des communautés en fidélité à l'Esprit.

*« À ses origines est présente l'action de Dieu qui, dans son Esprit, appelle certaines personnes à la suite rapprochée du Christ, à traduire l'Évangile dans une forme particulière de vie, à lire avec les yeux de la foi les signes des temps, à répondre avec créativité aux nécessités de l'Église. L'expérience des débuts a ensuite grandi et s'est développée, associant d'autres membres dans de nouveaux contextes géographiques et culturels, donnant vie à de nouvelles manières de mettre en œuvre le charisme, à de nouvelles initiatives et expressions de charité apostolique. »<sup>1</sup>*

À la lumière de cette invitation, je vous propose de regarder de nouveau les intuitions des Fondateurs, plus particulièrement la manière de vivre des Filles de la Charité « *allant et venant* » pour la concrétiser, aujourd'hui, personnellement, en Communauté et en Province.





## « L'allant et venant » aujourd'hui

### **1 – LA FILLE DE LA CHARITÉ « ALLANT ET VENANT » EST AUJOURD'HUI LE DISCIPLE « EN SORTIE »**

C'est le Pape François qui a inventé l'expression « *Église en sortie* ». Ce dynamisme de « la sortie » que Dieu veut provoquer chez les croyants apparaît constamment dans la Parole de Dieu : « *Va, je t'envoie* » (Ex 3, 10), « *Vers tous ceux à qui je t'enverrai, tu iras* » (Jr 1, 7).

*« Aujourd'hui..., nous sommes tous appelés à cette nouvelle "sortie" missionnaire. Tout chrétien et toute communauté discernera quel est le chemin que le Seigneur demande, mais nous sommes tous invités à accepter cet appel : sortir de son propre confort et avoir le courage de rejoindre toutes les périphéries qui ont besoin de la lumière de l'Évangile »* (EG, 20).

*« Sortir vers les autres pour aller aux périphéries humaines ne veut pas dire courir vers le monde sans direction et dans n'importe quel sens. Souvent il vaut mieux ralentir le pas, mettre de côté l'appréhension pour regarder dans les yeux et écouter, ou renoncer aux urgences pour accompagner celui qui est resté sur le bord de la route »* (EG, 46).

***Partout où nous sommes, quel que soit notre service, chacune de nous est missionnaire*** (DIA).

Vivre « en sortie » nous permet de regarder de plus près ceux qui vivent dans la pauvreté et la marginalisation et de nous ouvrir à leurs besoins. Face aux horreurs et aux injustices dont souffraient les pauvres, Vincent écrivait au Pape Innocent X pour demander son intervention : « *C'est peu d'entendre et de lire ces choses ; il faut les voir et les constater de ses yeux* » (Coste IV, 458).

Vivre « en sortie » conduit à se rapprocher de ceux qui souffrent, à découvrir leurs luttes, leurs espoirs, leur soif de Justice.

Vivre « en sortie » nous rend plus proches des personnes qui souffrent, en les respectant, en les acceptant, en les écoutant, en décidant d'être leur compagnon de route.





Lorsqu'un pèlerin entreprend un long voyage, il apprécie la compagnie d'un groupe. Notre sortie vers le Christ, présent dans le pauvre, ne peut être vécue isolément mais avec l'engagement de la Communauté, l'union des forces, le soutien partagé, la célébration commune de la vie. Le pèlerin doit être attentif à maintenir le rythme, à rectifier la direction, à s'adapter à tout type de chemin. Sortir vers le Christ, présent dans le pauvre, nous rend plus attentifs à mettre en jeu notre créativité, notre imagination, notre fidélité toujours renouvelée.

## **2 – LA FILLE DE LA CHARITÉ « ALLANT ET VENANT » ASSUME LES DISPOSITIONS DE JÉSUS DANS L'INCARNATION**

*Elles contemplent le Christ en l'anéantissement de son Incarnation Rédemptrice, et s'émerveillent « qu'un Dieu, en quelque manière, ne puisse ou ne veuille jamais être séparé de l'homme ». Elles apprennent de lui à révéler à leurs frères et sœurs l'Amour de Dieu pour le monde, particulièrement pour les pauvres (C. 17b).*

En Jésus-Christ, c'est Dieu qui sort pour chercher la « brebis perdue », l'humanité souffrante et égarée...

Dans l'anéantissement radical de l'Incarnation du Christ Jésus, « ayant la condition de Dieu... il s'est anéanti, prenant la condition de serviteur, devenant semblable aux hommes. Reconnu homme à son aspect, il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix » (Ph 2, 5-7).

Les dispositions du Fils de Dieu dans son Incarnation nous inspirent comment vivre aujourd'hui « l'allant et venant » :

– *Dans l'Incarnation, Dieu sort à la rencontre de l'homme et il le cherche.*

Le service des pauvres ne peut se réduire à l'égard de ceux qui s'approchent de nous pour demander de l'aide. En suivant le Fils de Dieu incarné, nous devons chercher, connaître, identifier les besoins et les problèmes de nos frères.

– *L'Incarnation est un anéantissement.*





### « L'allant et venant » aujourd'hui

Dans notre service des pauvres, nous devons être comme les disciples du Christ en mesure de sortir de nous, de nous vider de nous-mêmes, de nous dépouiller de nos sécurités et de nos conformismes, de nous placer dans la perspective des pauvres et leur donner de l'espace dans notre cœur et notre existence. Ce processus implique, pour nous et nos communautés, un véritable exode, un chemin de conversion.

*– Par l'Incarnation, le Fils de Dieu, reconnu homme à son aspect, s'est abaissé.*

Notre service des pauvres implique nécessairement de partager, de participer en quelque sorte aux conditions de vie des pauvres. Nos communautés devront trouver des formes de participation dans les conditions de vie des pauvres, suivant le Christ incarné.

*– Les paroles et les signes du Fils de Dieu incarné révèlent le plan de Dieu et la Bonne Nouvelle pour les pauvres.*

Ces paroles et ces signes soulignent le mensonge de certaines personnes et des structures de péché qui marginalisent les pauvres. En suivant le Christ, nos Communautés doivent réussir à promouvoir les pauvres et à annoncer explicitement Jésus-Christ, à s'engager efficacement contre la pauvreté, à en analyser les causes, à être solidaire avec les populations marginalisées, à dénoncer le péché (personnel, communautaire et structurel) qui génère l'exclusion et la dépendance.

*– L'anéantissement de Dieu va jusqu'à la mort, et la mort de la croix.*

Descendre aux marges de la société, aux périphéries du monde et travailler à la dignité des pauvres, fait parfois rencontrer l'incompréhension, le rejet et le mépris. En tant que disciples du Maître, cela ne doit pas nous surprendre.

### **3 – LES FILLES DE LA CHARITÉ « ALLANT ET VENANT » DRESSENT DANS LE « PARVIS DES GENTILS » LA TENTE DE LA RENCONTRE**

Le Pape François suggère que les communautés chrétiennes soient « un cœur » à l'image d'une tente.





Notre Église et nos Communautés ne doivent pas ressembler à une pierre immobile mais à « une tente » qu'on roule au lever du soleil quand on se met en marche pour un nouveau voyage.

L'expérience des Filles de la Charité « allant et venant » permet d'imaginer l'Église comme « une tente » et de désirer y habiter avec joie. Cela comporte une notion de provisoire, de caractère temporaire, d'adaptabilité mais aussi d'accueil, de relations et d'acceptation des intempéries.

Encouragés par l'Esprit et la promesse du Seigneur, sans connaître le chemin à venir, nous pouvons cheminer en dressant et en repliant notre tente autant de fois que cela sera nécessaire.

Moïse prenait la Tente et la plantait hors du camp, à bonne distance. On l'appelait : « Tente de la Rencontre ». Comme un homme parle à un ami, le Seigneur parlait avec Moïse face à face (Cf. Ex 33, 7-11).

La communauté de disciples missionnaires sort avec empressement à la rencontre de la vie, pour construire dans la maison commune une culture de la rencontre autour de Jésus, car la joie de l'Évangile remplit le cœur et la vie entière de ceux qui sont avec Lui.

Dans la tente de la rencontre dressée par les Filles de la Charité grandit une culture de la miséricorde, basée dans la redécouverte des autres : une culture dans laquelle personne ne regarde l'autre avec indifférence, ni ne détourne le regard en voyant la souffrance des frères.

C'est le Pape Benoît XVI qui a utilisé l'expression « parvis des Gentils ».

*« Je pense que l'Église devrait aujourd'hui aussi ouvrir une sorte de 'parvis des Gentils', où les hommes puissent d'une certaine manière s'accrocher à Dieu, sans le connaître et avant d'avoir trouvé l'accès à son mystère, au service duquel se trouve la vie interne de l'Église »<sup>2</sup>.*

L'image du « parvis des Gentils » nous indique l'audace des Filles de la Charité à rechercher positivement toutes les voies pour ériger des





### « L'allant et venant » aujourd'hui

formes de dialogue, susceptibles de saisir les attentes, les plus profondes, des hommes et leur soif de Dieu. Cette audace permet de situer dans ces contextes, en partageant leur expérience de recherche et en parlant de la rencontre avec l'Évangile de Jésus-Christ comme d'un don.

*« Cherchant à révéler le Seigneur aux pauvres, elles leur annoncent l'Évangile, explicitement là où c'est possible, toujours par leur vie. Elles sont prêtes à recevoir de la part des pauvres et à se laisser évangéliser par eux » (C. 24b).*

Pour sa part, le Pape François utilise une autre image, également évocatrice « *J'attends donc, non pas que vous mainteniez des "utopies", mais que vous sachiez créer d'"autres lieux", où se vive la logique évangélique du don, de la fraternité, de l'accueil de la diversité, de l'amour réciproque.* »<sup>3</sup>

Il ne semble pas que nous soyons à l'époque des grandes structures ; c'est l'heure de favoriser « l'utopie »<sup>4</sup>, mais plus encore de recréer « des lieux », des espaces, où les pauvres puissent faire l'expérience de la joie de l'Évangile, où leurs blessures puissent être soignées et que la Bonne Nouvelle puisse continuer à nous atteindre tous.

#### **4 – LES FILLES DE LA CHARITÉ « ALLANT ET VENANT » AUX PIEDS DES PAUVRES**

Dans le discours que le Pape François adresse à un groupe d'évêques<sup>5</sup>, nous trouvons l'invitation à nous agenouiller et à laver les pieds des pauvres.

Saint Vincent de Paul n'hésite pas à appeler « pasteurs » les Filles de la Charité :

*« Les pasteurs ont soin des âmes ; les princes et magistrats, des corps, mais vous devez servir aux pauvres malades de pasteurs, de pères et mères, leur procurant, pour l'âme et le corps, tout le bien que vous pouvez, parce que souvent ils n'ont personne qui ait soin d'eux, que vous ». (Coste X, 115-116)*





Ces affirmations de Vincent aide à comprendre la réflexion du Pape François, aux évêques récemment nommés, comme si elle s'adressait aux Filles de la Charité :

*« Comme je l'ai souligné dans l'Exhortation apostolique Evangelii gaudium, on ressent aujourd'hui la nécessité impérieuse d'une conversion missionnaire (cf. 19-49) ; une conversion qui concerne chaque baptisé et chaque paroisse, mais que les pasteurs sont naturellement appelés à vivre et à témoigner en premier, en tant que guides des Églises particulières. C'est pourquoi je vous encourage à prédisposer votre vie et votre ministère épiscopal à cette transformation missionnaire qui interpelle aujourd'hui le peuple de Dieu.*

*Au centre de cette conversion missionnaire de l'Église se trouve le service à l'humanité, à l'imitation de son Seigneur qui a lavé les pieds à ses disciples. L'Église, en tant que communauté évangélisatrice, est appelée à grandir dans la proximité, à réduire les distances, à s'abaisser jusqu'à l'humiliation si nécessaire et à assumer la vie humaine, en touchant la chair douloureuse du Christ dans le peuple. Dans cette perspective, le Concile Vatican II, en traitant du devoir de l'évêque comme guide de la famille de Dieu, souligne que les évêques dans l'exercice de leur ministère de pères et de pasteurs au milieu de leurs fidèles doivent se comporter comme "ceux qui servent", en ayant toujours sous les yeux l'exemple du Bon Pasteur, qui est venu non pour être servi mais pour servir et donner sa vie pour tous...*

*L'Église a besoin de pasteurs, c'est-à-dire de serviteurs, d'évêques qui sachent se mettre à genoux devant les autres pour laver leurs pieds. Des pasteurs proches des personnes, des pères et des frères, doux, patients et miséricordieux... »*

« Osons » dit le Document Inter-Assemblées.

***Quels que soient leur forme d'engagement et leur niveau professionnel, les Sœurs gardent vis-à-vis des pauvres une attitude de servante qui doit être la mise en pratique des vertus de leur état : humilité, simplicité et charité. Elles conservent le désintéressement du cœur et le sens de la gratuité qui se manifestent dans l'esprit de leur service et la qualité de leur présence (C. 24d)***





« L'allant et venant » aujourd'hui

**5 – LES FILLES DE LA CHARITÉ « ALLANT ET VENANT »,  
COMMUNAUTÉ MISSIONNAIRE ET MISÉRICORDIEUSE**

Le Peuple de Dieu, dans la diversité de ses membres et charismes : laïcs, religieux, religieuses, prêtres, évêques... nous sommes tous appelés à rendre ce *témoignage commun* que nous sommes enfants de Dieu et frères.

Comme communauté missionnaire, unissons nos forces, cherchons la coordination, essayons de nous compléter mutuellement. Laisant de côté les sentiments de compétitivité, favorisons la collaboration ; aimons être collaborateurs plus que protagonistes ; vivons dans la disponibilité pour la mission partagée, la mission commune confiée par le Seigneur.

Sainte Louise disait :

*« Aimons-nous bien en lui, mais aimons-le en nous, puisque nous sommes à lui... »*

Aujourd'hui, plus que jamais, le témoignage de la **communio missionnaire** (plus que l'héroïsme altruiste de solitaires intrépides) révélera les signes du Royaume de Dieu au milieu du monde et donnera de la crédibilité à l'annonce de la bonne Nouvelle de Jésus-Christ.

Les Évangiles soulignent que Jésus, devant les pauvres, était ému par ses entrailles de **miséricorde**, le reflet de la miséricorde de Dieu, le Père.

*« L'impératif d'écouter le cri des pauvres prend chair en nous quand nous sommes bouleversés au plus profond devant la souffrance d'autrui... »<sup>6</sup>.*

– Grâce la miséricorde le chrétien se laisse blesser, toucher ; ses entrailles se remuent.

– La Miséricorde nous permet d'entendre les gémissements de ceux qui souffrent, d'accompagner les personnes dans leur besoin, de les défendre contre les injustices, de leur donner plus d'espace parmi nous<sup>7</sup>.

– La Miséricorde nous amène à exprimer notre implication pour la cause des pauvres et nous indigne devant la violation de leurs droits.

– La Miséricorde ouvre les yeux de notre cœur pour nous montrer le visage de celui qui souffre (pas seulement des statistiques).







– La miséricorde rompt l’anonymat des marginalisés et met un visage et un nom sur chaque personne qui souffre.

– La Miséricorde nous fait nous intéresser pour tous les hommes et les femmes, de toute race, culture, religion ou condition.

– La Miséricorde intervient sur l’intégralité de la personne et son bien total : corporel et spirituel, matériel et culturel, individuel et social, temporel et transcendant, terrestre et céleste. Cette unité globale embrasse l’aide individuelle face à une situation de nécessité d’urgence aussi bien que la promotion sociale et la lutte pour le changement des structures injustes. *« Saint Vincent rappelle que l’amour implique la justice. Les Filles de la Charité ont le souci constant de promouvoir toute personne dans toutes les dimensions de son être. C’est pourquoi elles se mettent à l’écoute de leurs frères et sœurs pour les aider à prendre conscience de leur propre dignité et à devenir eux-mêmes les agents de leur promotion. Elles transmettent les appels et les aspirations légitimes des plus défavorisés qui n’ont pas la possibilité de se faire entendre »* (C. 24e).

– La Miséricorde fait de nous des artisans d’espérance. *« Dans le désert, il faut des personnes de foi qui, par l’exemple de leur vie, montrent le chemin vers la Terre promise et ainsi tiennent en éveil l’espérance... Nous sommes appelés à être des personnes-amphores pour donner à boire aux autres »* (EG 86).

– La Miséricorde se fait prière, intercession. *« Il y a une forme de prière qui nous stimule particulièrement au don de nous-mêmes pour l’évangélisation et nous motive à chercher le bien des autres : c’est l’intercession »* (EG 281). Les Filles de la Charité *« se sentent responsables de prier avec les pauvres, pour eux et en leur nom »* (C. 24f).

***La Vierge a été par sa vie le modèle de cet amour maternel dont doivent être animés tous ceux qui, associés à la mission apostolique de l’Église, travaillent à la régénération des hommes*** (C. 26).

Père Corpus DELGADO, CM





## « L'allant et venant » aujourd'hui

### Notes

<sup>1</sup> Pape François – Lettre apostolique à tous les consacrés à l'occasion de l'Année de la Vie consacrée, 14 novembre 2014

<sup>2</sup> Discours lors de la visite à la République Tchèque.

<sup>3</sup> Pape François, Lettre apostolique à tous les consacrés ; II, 2

<sup>4</sup> Le mot « utopie », fait référence étymologiquement à non-lieu

<sup>5</sup> Discours du Pape François aux évêques participant au Séminaire organisé par la Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples (20-9-2014)

<sup>6</sup> *Evangelii Gaudium*, 193.

<sup>7</sup> Notre engagement ne consiste pas exclusivement en des actions ou des programmes de promotion et d'assistance ; ce que l'Esprit suscite n'est pas un débordement d'activisme, mais avant tout une *attention* à l'autre qu'il « considère comme un avec lui ». Cette attention aimante est le début d'une véritable préoccupation pour sa personne, à partir de laquelle je désire chercher effectivement son bien (EG, 199).

*« Nous assumons toutes ensemble, devant Dieu, la responsabilité de maintenir la Compagnie dans les voies de la sainteté, de faire d'elle un instrument docile entre ses mains, prêt à répondre à ses desseins, dans la fidélité à sa vocation dans l'Église ».*

*Mère Guillemin*

*« C'est la rénovation de chaque membre de la Compagnie qui fera la rénovation de la Compagnie tout entière... ce ne sont pas les transformations extérieures qui effectuent une rénovation, c'est la conversion intime de chacune de nous. »*

*Mère Guillemin*





---

SŒUR A. PRÉVOST, FILLE DE LA CHARITÉ

---

# Le Christ est la Règle des Filles de la Charité, Marie est la Mère de la Compagnie

à la lumière du parcours spirituel de Catherine Labouré  
dès son enfance à Fain

(Bicentenaire de sa Première Communion, 1818-2018)

## Introduction

Lorsque nous allons à Fain-lès-Moutiers pour la première fois, nous sommes impressionnés par la petitesse du village. Cela peut faire penser au petit village de Nazareth qui ne se trouvait nulle part sur aucune carte des voies romaines de l'époque. Ne disait-on pas : « *que peut-il sortir de bon de Nazareth ?* » et nous pourrions penser aussi : « *que peut-il sortir de bon de Fain-lès-Moutiers ?* ».

Pourtant, c'est à Fain-lès-Moutiers que l'Esprit Saint a suscité un guide spirituel pour dispenser sa lumière à un moment de l'histoire de l'Église et de la Compagnie. En effet, Catherine Labouré est née juste après la fin de la Révolution française. Or, à cette période, la Compagnie est bien faible et semble impuissante à se relever ; c'est alors que Dieu envoie





## *Le Christ est la Règle, Marie est la Mère*

Catherine qui va être comme un nouveau type de « Marguerite Naseau » pour les temps modernes.

Quand nous évoquons la figure de sainte Catherine, selon notre sensibilité, nous pouvons être plus ou moins impressionnés par les interventions directes du Ciel, par sa sainteté ordinaire, par la qualité de sa vie de Fille de la Charité, son humilité, sa manière de tout voir en Dieu, sa vie cachée et ce silence sur elle-même en tant que témoin des apparitions, etc.

Catherine n'a ni parlé ni écrit, pourtant sa vie entière n'est-elle pas une longue lettre d'amour ? L'éloquence de sa vie d'humilité et de charité a conduit l'Église à la proclamer « sainte » le 27 juillet 1947.

### **QUELLE EST LA TERRE DANS LAQUELLE A PRIS RACINE LA SAINTÉTÉ DE CATHERINE LABOURÉ ?**

Née le 2 mai 1806, Catherine est une simple fille de la campagne, rien ne la distingue apparemment des autres enfants du village. C'est la 8<sup>e</sup> enfant de la famille, elle est gaie et aime jouer avec les autres. La famille Labouré est catholique pratiquante mais sans exagération. La foi accompagne la vie familiale ; les parents, Pierre et Madeleine, ont semé dans le cœur de leurs enfants une graine d'amour pour Dieu et la Ste Vierge. Autour de ses 20 ans, Pierre, son père, avait commencé des études pour devenir prêtre mais la Révolution française avait fermé les séminaires. Il était donc revenu à la terre selon la tradition familiale. A 25 ans, il rencontre Madeleine et se marie. Ils ont 10 enfants vivants, 7 sont morts à la naissance. Les parents ont vécu avec courage ces décès successifs de leurs enfants, les offrant à Dieu. Madeleine, la maman, est celle qui a particulièrement communiqué sa foi profonde à Catherine ; malheureusement elle meurt subitement à l'âge de 46 ans.

Ce sont les circonstances de la vie qui n'ont pas permis à Catherine d'aller à l'école. Elle ne sait pour ainsi dire ni lire ni écrire (elle n'a reçu aucune formation universitaire ni écrit le moindre traité spirituel). Pourtant, c'est elle qui est choisie par Dieu pour recevoir la révélation exceptionnelle du mystère de la conception immaculée de Marie, révélation qui aura une grande influence sur la vie de l'Église puisque, 24 ans plus tard, le 8 décembre 1854, le pape Pie IX proclamera ce mystère comme une vérité de foi.





## TROIS ÉVÈNEMENTS-CLÉS MARQUENT PROFONDÉMENT L'ENFANCE ET LA JEUNESSE DE CATHERINE

### **La mort de sa maman**

Ce premier événement aura pour conséquence son choix délibéré de prendre Marie pour Mère. Il s'en suivra une confiance indéfectible en la Vierge Marie qui va sous-tendre toute sa vie. Là se situe le début de la sainteté de Catherine.

A travers cette situation douloureuse de ses 9 ans, Catherine rejoint tous les jeunes blessés par la vie ou qui vivent un traumatisme suite à la mort d'un de leurs parents ; elle rejoint aussi chacun de nous dans ses différentes blessures d'enfance. L'expérience mariale faite par Catherine peut ouvrir à beaucoup un chemin de guérison intérieure et de maturation humaine et spirituelle.

### **Sa Première Communion**

Ce second événement engendra chez elle un amour fort pour Jésus dans l'Eucharistie qui se traduira dans une vie de travail. Là se situe le début de sa vocation.

Catherine nous aide à rejoindre tous les enfants qui ne connaissent pas Dieu et tous ceux qui doivent travailler dur pour subvenir aux besoins de leur famille.

### **Le Songe de saint Vincent**

Ce troisième événement se passe au cours d'une nuit. Dans un songe, Catherine entend le premier appel que Dieu lui adresse pour lui indiquer son avenir de Fille de la Charité et la mission particulière qui lui sera confiée. Il est important de se souvenir qu'à trois reprises, saint Vincent a rencontré Catherine d'une manière privilégiée.

Catherine nous oriente évidemment vers la Famille vincentienne. Par son témoignage de vie humble, simple et charitable, elle met particulièrement en relief le sens de nos trois vertus de Fille de la Charité.

A regarder de loin, nous pourrions imaginer Catherine comblée à bien des niveaux : petite vie sans histoire, famille aisée de la campagne bourguignonne, mais regardons-la de plus près.





## *Le Christ est la Règle, Marie est la Mère*

LE 1<sup>ER</sup> ÉVÈNEMENT, LA MORT DE SA MAMAN, AURAIT PU TRAUMATISER CATHERINE. POURTANT, CETTE TRAGÉDIE VA L'ENTRAÎNER À DÉVELOPPER UNE RELATION FILIALE TOUTE DE CONFIANCE A L'ÉGARD DE LA VIERGE MARIE.

Catherine a 9 ans. Le décès de la maman est subit pour toute la famille, la maison est en deuil, le cœur de Catherine souffre. Catherine pleure ; dans ses yeux, quelle détresse et en même temps quelle détermination ! Dans son désarroi, elle s'empare de la statuette de Marie qui était sur l'armoire de la chambre de ses parents et elle va prononcer ces paroles : « *maintenant, c'est toi qui seras ma maman* ». On pourrait penser que la décision de Catherine était l'effet de l'émotion mais la suite des événements prouve que ces paroles enfantines qu'elle a prononcées étaient, en réalité, d'une grande profondeur et irrévocables.

Catherine semble avoir reçu une sorte d'intuition, comme une inspiration de l'Esprit Saint, à poser cet acte de foi et de confiance. C'était comme si Jésus lui adressait directement cette la parole prononcée sur la Croix : « *voici ta mère* ». Car une maman, c'est fait pour protéger, pour éduquer et pour donner de la tendresse et Catherine va « s'en servir » pour prendre en main sa vie.

Et Catherine, du haut de ses 9 ans, semble dire à Marie : « *je t'aime, je t'ouvre la maison de mon cœur, viens demeurer chez moi* ». Ne pensons pas trop vite que c'est infantile ou niais. N'est-ce pas ce que Jésus a dit dans les derniers instants de sa vie : « *Voici ta mère* » ? En nous offrant le plus cadeau de son cœur, il nous demandait aussi d'aimer sa Mère comme Lui, l'aime. Autrement dit, pour tenir « debout » dans l'amour de Jésus, nous sommes invités à nous blottir dans le cœur de Marie. Puisque Dieu est Père, Jésus a voulu que nous expérimentions aussi en Marie le mystère de la Mère. Un enfant a un père et une mère, c'est naturel et aussi surnaturel.

Et l'Évangile continue montrant qu'au pied de la croix, Jean a parfaitement capté le message de Jésus puisqu'il juge bon de rappeler ce qui lui est arrivé : « *A partir de cette heure, le disciple la prit chez lui* » (Jn 19, 27). Catherine, du haut de ses 9 ans, avec la fraîcheur et la liberté de l'enfance, Catherine, elle aussi, commence avec Marie une authentique vie de compagnonnage. Sûre de la présence de la Vierge à ses côtés, puisqu'une mère est toujours là, Catherine se livre en toute simplicité à son éducation maternelle. Or, « *quand Marie demeure dans une âme, Dieu la laisse y jeter les racines d'une profonde humilité, d'une ardente charité et de toutes les vertus* ».¹ Bien sûr, cela n'est pas sensible et se fait doucement. Nous ne





savons pas comment cela s'est réalisé dans le cœur de Catherine, nous savons seulement qu'elle avait l'habitude de prier le chapelet en famille, comme cela se faisait à l'époque. Combien de fois aussi Catherine n'avait-elle pas regardé la tendresse de sa maman prenant sur ses genoux son petit frère Auguste infirme depuis son accident ? N'était-ce pas là une belle représentation de la Vierge Marie portant l'enfant Jésus dans ses bras ?

Nous pouvons risquer une hypothèse, celle de penser que Catherine a fait très simplement un copier-coller entre, d'un côté Marie avec l'Enfant Jésus et, de l'autre, Marie avec la petite Catherine. Alors il devient facile d'imaginer Catherine en train de prier chaque Ave Maria avec sa simplicité enfantine, sûre que chacune de ses invocations réjouissait profondément le cœur de sa Mère du ciel et à chaque phrase « *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs* », de deviner Marie, assise à côté d'elle, qui intercédait pour elle et pour toute l'humanité. Or nous savons qu'un tel climat marial permet à la grâce de germer et de croître.

C'est donc au creux de cette frustration affective que Catherine développe une intense relation filiale avec Marie, sa nouvelle Maman. « *Consolatrice des affligés* » qui se fait toute proche dès que nous l'appelons, Marie va devenir « son infirmière » aux mains de tendresse, elle sera le remède à ses blessures. Dès lors, les facultés affectives de Catherine vont être désormais orientées vers la Vierge. C'est un moment charnière dans la vie de Catherine !

ICI, NOUS POUVONS ÉTABLIR UN PARALLÈLE ENTRE LA VIE MARIALE DE CATHERINE LABOURÉ ET CELLE DE THÉRÈSE DE LISIEUX.

Dès l'âge de 9 ans, pour Catherine, la découverte de l'amour maternel de Marie n'est pas conceptuelle mais bien existentielle ; elle vit déjà une vie mariale extraordinaire, très simple mais très profonde et cette grande intimité semble comparable à celle de Thérèse, enfant. Sainte Thérèse n'a pas connu sainte Catherine puisqu'elle est née 4 ans avant la mort de Catherine mais il est clair qu'on peut établir une grande connexion entre les deux, il y a une profonde affinité spirituelle entre elles. Même dans leur enfance respective, on peut trouver des ressemblances et, à travers leur simplicité et leur confiance, Dieu peut nous parler.

Quand *Thérèse* a perdu sa maman à l'âge de 4 ½ ans, elle s'est jetée dans les bras de sa sœur aînée, Pauline et lui a dit : « *c'est toi maintenant ma maman* ». Mais, 5 ans plus tard, Pauline entre au Carmel, Thérèse est si





## Le Christ est la Règle, Marie est la Mère

triste de son départ qu'elle en tombe très malade, une sorte de névrose très grave. Son père et ses sœurs prie intensément Notre-Dame des Victoires et, un beau jour, Thérèse voit sourire la statue de la Vierge près de son lit et se sent aussitôt guérie. Plus tard, quand Thérèse sera au pied de Notre-Dame-des Victoires en route vers Rome pour demander au Pape de rentrer au Carmel à 15 ans, elle dira : « *La Sainte Vierge m'a fait sentir que c'était vraiment elle qui m'avait souri et guéri. J'ai compris qu'elle veillait sur moi, que j'étais son enfant, aussi, je ne pouvais plus lui donner que le nom de « maman » car il me semblait encore plus tendre que celui de Mère* ».

Catherine, elle, à la mort de sa maman, a sans doute vécu quelque chose de semblable. A-t-elle reçu la grâce de voir le sourire de Marie ? Nous ne le savons pas puisqu'elle n'a pas écrit « L'Histoire d'une âme ». C'est dommage, cela aurait été vraiment intéressant de découvrir comment la douceur de Marie avait pu guérir son cœur blessé car, avec la Vierge, Catherine n'est plus abandonnée, elle a une Maman qui, du ciel, va demeurer sans cesse auprès de sa petite fille. Ou plutôt, c'est la petite qui ne va plus la quitter. La Mère et l'enfant ne vont plus jamais se quitter. Catherine va demeurer dans son cœur maternel, il ne lui suffit pas de vivre avec Marie, mais carrément au-dedans d'Elle, en Elle, à l'intérieur de la maison de Dieu qu'Elle est elle-même.

En disant à Marie : « *désormais, c'est toi ma maman* », Catherine a posé un véritable acte de foi et, en le posant, elle a grandi dans la confiance. Parce que, une des attitudes qui fait grandir la confiance, c'est de poser des actes de foi. La foi grandit en s'exerçant à dire au Seigneur : « *je te fais confiance, je te remets cette situation, je sais que tu t'en occuperas* ». Ces actes de foi et de confiance n'éliminent pas les difficultés de la vie, ils ne portent pas forcément des fruits 5 minutes après, mais ils portent toujours leurs fruits tôt ou tard, peut-être seulement dans 10 ans, mais peu importe, ils portent leurs fruits.

Et la suite des événements nous permet de dire que Catherine a reçu une grâce particulière de consolation et une force intérieure pour surmonter ses deux années « d'exil ».







Après ces 23 années de mariage, le papa est complètement désemparé, sa vie est brisée. Alors la parenté décide de le soulager au maximum. On rappelle provisoirement l'aînée des filles, Marie-Louise, jusqu'ici en pension à Langres chez une sœur de la maman. Il faut aussi quelqu'un qui s'occupe des enfants plus jeunes, surtout du petit Auguste handicapé. Le papa improvise une solution de fortune en envoyant Catherine et Tonine chez la tante Marguerite à Saint-Rémy. Le départ est précipité. Et voilà la mort de la maman qui éloigne Catherine de son père, lui qui comptait tant pour elle.

POUR CATHERINE, C'EST UNE NOUVELLE BRISURE, UN SECOND ARRACHEMENT.

Il faut se rendre compte du drame de ces deux petites filles qui n'ont que 9 et 7 ans et qui se sentent doublement orphelines : la maman n'est plus là, le papa est loin. Catherine ressent terriblement la morsure de la séparation, elle aurait pu en tomber malade.

A Saint-Rémy, la tante Marguerite passe ses journées au comptoir de sa boutique, elle n'a pas le temps de s'occuper des deux enfants et les confie, le plus souvent, à la servante de la maison. Les deux fillettes ne sont pas malheureuses mais elles sont négligées et surtout employées aux diverses tâches ménagères de la maison. Le manque d'informations sur ce séjour à Saint-Rémy ne permet pas d'en dire plus. Toutefois, on sait que, deux ans plus tard, quand les deux enfants retournent à Fain, Catherine est capable de tenir la ferme paternelle et Tonine, la sœur cadette, qui n'a que 10 ans, n'est pas du tout une enfant mélancolique ni nostalgique ; au contraire, elle est capable de collaborer avec Catherine.

Cela permet d'affirmer que ces deux années passées loin de Fain, sans la présence rassurante du père, ont été extrêmement importantes pour la croissance humaine et spirituelle de Catherine. Et celle qui a sorti Catherine de son désarroi, c'est Marie, celle qu'elle appelle désormais sa « Bonne Mère ». Pour Catherine, Marie est bonne, c'est une bonne maman et elle a reçu d'elle la guérison de ses blessures. Par l'œuvre de l'Esprit Saint à travers Marie, le cœur de Catherine s'est apaisé, le venin du doute de se sentir abandonnée avait disparu. De plus, Catherine commençait à recevoir les bonnes dispositions qui sont dans le cœur de Marie. Décentrée d'elle-même, elle a su prendre soin de sa petite sœur Tonine et être pour elle comme une seconde maman. Tonine lui en sera reconnaissante jusqu'à la fin de sa vie.





## *Le Christ est la Règle, Marie est la Mère*

Il est certain que Catherine ne serait pas devenue ce qu'elle est, sans cette relation privilégiée avec Marie, sans cette réelle intimité avec elle, sans cette confiance de l'enfant pour sa mère, sans cet abandon de l'enfant qui attend tout de sa mère. Avec Marie à ses côtés, ses épreuves se sont retournées en grâces, et Catherine va en sortir fortifiée, grandie, mûrie. Ces deux années passées à Saint-Rémy ont été, pour elle, une école d'amour, de cet amour qui trouve sa source dans le cœur de Marie qui a tant aimé Jésus, qui s'est identifié à Lui jusque dans sa Passion. Avec sa « Bonne Mère », Catherine a accédé mystérieusement à une plus grande connaissance de Jésus.

En effet, dès son retour à Fain, début janvier 1818, Catherine est prête pour faire sa première Communion alors qu'elle n'est allée ni à l'école ni au catéchisme. Alors, qui a préparé son cœur ? Seuls Dieu et Catherine le savent. Sa foi est simple mais déjà bien personnelle : Jésus et Marie sont des personnes vivantes, familières auxquelles elle pense, à qui elle parle et qui lui parlent. Au creux de cet exil, Dieu, par Marie, a façonné le cœur de Catherine pour la préparer à recevoir de grandes grâces.

LE 2<sup>EME</sup> ÉVÈNEMENT : LE JOUR DE SA **PREMIÈRE COMMUNION**. DE CET ÉVÈNEMENT DÉCOULERA UNE **GRANDE UNION AVEC JÉSUS ET UNE MYSTIQUE DU TRAVAIL**.

Le 25 janvier 1818, à l'âge de 11½ ans, Catherine fait sa Première Communion avec une foi très profonde et une très grande ferveur au point que Tonine en est toute surprise et dira : « *elle n'était plus de la terre, elle était toute mystique* ». Et c'est vrai ! De la même manière que Catherine a pris Marie dans son cœur de manière inconditionnelle, Catherine reçoit Jésus avec toute sa personne, tout son cœur, tout son esprit. On ne s'explique pas ces choses, ce sont des grâces d'union très grande que des enfants reçoivent parfois, justement parce qu'ils ont un cœur d'enfant. Avec Marie à ses côtés, Catherine veut aimer Jésus sans mesure, elle lui demande d'établir en elle son règne d'amour, qu'il prenne possession de ses pensées, de ses sentiments, de ses désirs.

Pour *sainte Thérèse* aussi, sa Première Communion avait été un grand bonheur. Elle l'avait nommé « *le premier baiser de Jésus à son âme* ». C'est une jolie expression dans la bouche d'un enfant.

Pour *sainte Catherine*, sa Première Communion marque aussi un tournant décisif dans son existence, c'est le point de départ de sa vocation





et la continuité de son parcours de sainteté. Catherine veut être « *tout à Dieu* », elle veut que *l'Esprit de Jésus imprègne toute sa personne*, ses forces, son intelligence, sa mémoire, sa volonté, ses désirs et même son imagination. Elle veut appartenir au Christ, elle veut penser à *la manière de Jésus* et non plus à la manière du monde, elle veut regarder les personnes à *la manière de Jésus*, elle veut parler et agir à *la manière de Jésus*. Elle ne veut plus se laisser influencer par le regard des autres ou par la culture ambiante mais elle veut vivre en fonction de Jésus, elle veut vivre de l'Esprit de Jésus, comme Marie.

Voilà ce qui va caractériser toute la vie de Catherine jusqu'à sa mort, Jésus et Marie sont ses amis. Catherine tient la main du Christ dans l'une des siennes et celle de Marie dans l'autre. Cela ne veut pas dire qu'elle reste toute la journée les yeux levés vers le ciel. Pas du tout ! Catherine est une **contemplative active**. Dès son retour à Fain, nous la voyons travailler avec une grande ardeur. Elle a 12 ans mais c'est déjà une vraie petite femme adulte. Vaillante, elle prend les choses en main avec une grande énergie, elle n'a pas peur de « *retrousser ses manches* ». Elle est persévérante et constante dans les affaires de la ferme, jusqu'à l'héroïsme.

12 ANS SEULEMENT ET DÉJÀ MAMAN !

Catherine devient non seulement la servante de la famille mais aussi la « *maman* » pour son petit frère handicapé, et cela avec une charité délicate et inventive dans les moindres détails. Catherine ne fait pas des choses extraordinaires mais elle est excellente en tout. On est très loin d'une image de Catherine en extase, comme on la représente quelquefois. Catherine est une travailleuse qui s'active courageusement au service de tous et fournit une somme de travail considérable. Sa vie nous parle de la beauté du travail.

MAIS CETTE JEUNE PAYSANNE A UN SECRET.

\* *Chaque jour, elle va rejoindre Celui qu'elle aime à l'église de Fain*, elle prie longuement à genoux sur les dalles froides. Pour Catherine, la prière est essentielle pour travailler, elle donne force et signification.

\* *A partir de ses 14 ans, elle jeûne le vendredi et le samedi*, et cela ne l'empêche pas de travailler dur.

\* *A 5 h 30 du matin, été comme hiver, sous la pluie ou le soleil*, nous voyons encore Catherine effectuer, dès qu'elle le peut, le trajet pour





## *Le Christ est la Règle, Marie est la Mère*

Moutiers-Saint-Jean, soit environ 6 km aller-retour, pour assister à la messe et adorer le Saint-Sacrement à l'église. Elle veut vivre en communion avec Dieu.

\* Et Catherine prend Marie pour modèle au commencement de toutes ses actions. Plus tard, elle écrira dans ses notes de retraite<sup>2</sup> combien elle a toujours voulu faire toutes choses comme Marie-les aurait faites. Sa « Bonne Mère » est constamment à ses côtés, elle la consulte et lui demande conseil pour connaître la volonté de Dieu. Marie ne fait rien à la place de Catherine mais elle est à ses côtés et cela change tout ! Catherine se considère comme un simple « instrument » entre les mains de Marie et son travail est toujours imprégné par une intention d'amour. Sa devise, c'est « prie et travaille » et non pas « travaille et prie ». Cette mystique du travail va orienter toute sa vie. Catherine s'active toute la journée à la sueur de son front avec les mains dans les seaux et les marmites, mais elle porte une grande application à la prière. C'est une décision ferme. La fidélité à la prière demande beaucoup d'efforts mais cela en vaut la peine. Bien sûr, il y a des hauts et des bas, mais Catherine garde le rythme de la fidélité dans la prière et c'est cette intimité avec Dieu qui lui donne le sens du réel, de l'humain parce que Dieu fait le choix de l'humain.

Pour Catherine, la mystique du travail, c'est s'efforcer d'agir pour Dieu et avec Lui, c'est être fidèle à accomplir le mieux possible son devoir d'état et tout ce que lui impose sa vie ordinaire. Catherine semble déjà bien enracinée dans la tradition vincentienne.

ENVIRON 5 ANS PLUS TARD, QUELQUE CHOSE D'INCROYABLE VA SE PASSER !

Voilà un événement inattendu qui pourrait, en partie, trouver sa source dans ces points forts de la vie de Catherine à savoir son amour pour Marie, pour l'Eucharistie et son ardeur au travail. Catherine n'aurait-elle pas exercé sur saint Vincent une véritable fascination, comme le fit autrefois Marguerite Naseau ? « *Le fils de laboureur qui a gardé les pourceaux et les vaches* »<sup>3</sup> ne s'est-il pas senti attiré par la grandeur d'âme de cette jeune paysanne, par sa vie de foi intense, la pureté de son regard, sa persévérance dans l'adversité, sa ferveur à l'ouvrage sans autre dessein que celui de la gloire de Dieu ? Catherine symbolisait une bonne fille des champs comme saint Vincent les aimait et c'est certainement cela qui a ravi le cœur de saint Vincent.





LE 3<sup>ÈME</sup> GRAND ÉVÉNEMENT, QUI VA MARQUER LA VIE DE CATHERINE, EST LE SONGE DE SAINT VINCENT AU COURS DUQUEL CATHERINE DÉCOUVRE DES LUMIÈRES SUR SA VOCATION.

Catherine a environ 17-18 ans. Une nuit, elle est visitée en songe par saint Vincent. Ce songe, elle ne l'oubliera jamais. C'est une intervention divine qui peut faire penser à la « *Lumière de Pentecôte* ». Car il est clair que sainte Louise et sainte Catherine ont été toutes les deux privilégiées par le Ciel, elles ont reçu des grâces exceptionnelles pour l'Église, la Compagnie et le monde.

Dans ce songe, « Catherine se voit en prière dans l'église et un vieux prêtre arrive. » Il revêt les ornements sacerdotaux et célèbre la messe sur l'autel. Ce qui la frappe, c'est son regard lorsqu'il se retourne pour le *Dominus vobiscum*. A l'*Ite missa est*, il lui fait signe d'approcher. La crainte la saisit. Elle s'éloigne, mais à reculons, fascinée. *A la sortie de l'église, elle va rendre visite à une malade. Le vieux prêtre l'y retrouve et lui dit : « Ma fille, c'est bien de soigner les malades... Ma fille, vous me fuyez maintenant, mais un jour, vous serez heureuse de venir chez moi. Dieu a ses desseins sur vous, ne l'oubliez pas »*. Catherine s'éloigne à nouveau. En passant le porche de la maison paternelle, elle s'éveille ». Ce n'était qu'un songe mais la suite des événements prouvera que celui qui lui a adressé la parole n'était pas un rêve, c'était bien une intervention divine car tout va s'accomplir comme prévu.

*Soulignons trois éléments importants de ce songe :*

Le premier, c'est le signe qui est donné à Catherine : l'Eucharistie. Dieu vient la rejoindre dans son désir profond de participer à la messe.

Le second, c'est le regard de saint Vincent : « *son regard me fascinait* ». Le feu de l'amour divin qui brûle le cœur de saint Vincent attire Catherine.

Le troisième, Vincent lui fait signe d'approcher, il l'appelle à le suivre : « *un jour, vous serez heureuse de venir chez moi* » et lui révèle en même temps que Dieu a besoin d'elle, que Dieu a besoin de sa disponibilité parce que « *Dieu a ses desseins sur elle* ».

Ce songe de saint Vincent, extrêmement important pour Catherine, peut, d'une certaine manière, nous faire penser à l'expérience que saint Paul a faite avec les Galates lorsqu'il dit : « *Mes petits enfants, vous que j'enfante*





## *Le Christ est la Règle, Marie est la Mère*

à nouveau jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous »<sup>4</sup>. Saint Vincent, lui, vient à la rencontre de Catherine comme pour « l'enfanter » à sa vocation de FDLC et à la mission que Dieu veut lui confier.

CE SONGE MYSTÉRIeux HABITE LE CŒUR DE CATHERINE.

Catherine continue son travail à la ferme, il est toujours aussi difficile mais elle est illuminée de l'intérieur. Elle a un élan nouveau, elle fait l'ouvrage « *encore mieux qu'avant, mais comme ne le faisant pas* ». Catherine veut donner toute sa vie à Dieu, elle en parle à son père qui s'y oppose fermement. Pas question de perdre sa fille qui tient si bien la ferme !

APRÈS CE SONGE, CATHERINE FERA ENCORE DEUX AUTRES RENCONTRES PRIVILÉGIÉES AVEC SAINT VINCENT :

– *d'abord à Châtillon-sur-Seine*. A 18 ans, Catherine arrive dans le pensionnat réputé de la ville pour apprendre à lire et à écrire. Mais c'est un dépaysement complet pour Catherine : cet établissement réputé est fréquenté par des jeunes filles de la haute société, elle se retrouve au niveau scolaire des « petites ». C'est au creux de cette expérience de pauvreté et d'humiliation que saint Vincent lui révèle son nom et lui indique sa voie car il y a, dans la ville, une maison de religieuses. Elle leur rend visite, on l'introduit dans le parloir. Et là, stupéfaction ! Elle voit, suspendu au mur, le portrait d'un prêtre âgé. Mais elle a déjà vu ce visage ! C'est le visage du songe. Elle demande à la Sœur : « qui est donc ce vieillard habillé en prêtre ? ». Et la Sœur répond : « mais, c'est notre Fondateur ! »

– *ensuite à Paris*, quelques jours après l'arrivée de Catherine au Séminaire de la Maison-Mère, le 21 avril 1830. Tout se passe encore comme si saint Vincent, qui l'avait amenée en ce lieu, lui renouvelait son signe d'approcher. 4 jours plus tard, a lieu la translation des reliques du corps de saint Vincent, cachées pendant la Révolution, qui étaient à la cathédrale Notre-Dame de Paris et qui vont revenir au 95 rue de Sèvres, chez les Lazaristes. Et dans l'octave, Catherine voit trois jours de suite le cœur de saint Vincent, telle une icône. Catherine comprend que la Compagnie doit « se renouveler » et « s'étendre jusqu'aux extrémités du monde ».

Et il est évident que, le 18 juillet, (veille de la fête de saint Vincent, célébrée à l'époque le 19 juillet, la Directrice du Séminaire fait une instruction sur la dévotion mariale de saint Vincent), c'est encore saint Vincent qui guide Catherine vers la mission que Dieu veut lui confier.





Puisque, avant de se coucher, Catherine est emportée par un nouvel élan, elle coupe en deux le petit morceau d'étoffe (relique de saint Vincent donnée à chaque Sœur par la Directrice) et en avale la moitié, puis s'endort dans la pensée que saint Vincent lui obtiendra la grâce de voir la Sainte Vierge. Par l'intermédiaire de saint Vincent, Dieu avait déposé ce désir en Catherine.

### *En guise de conclusion*

Nous venons de nous arrêter sur trois événements significatifs qui ont marqué l'enfance et la jeunesse de Catherine et ont façonné sa physionomie spirituelle, particulièrement ses trois amours, qui n'en font qu'un : Notre-Seigneur, la Vierge Marie et saint Vincent, et qui se manifestent au cœur d'une vie de travail ardu et continu. Il est clair que la sainteté de Catherine prend sa source dans ses 21 années passées à Fain-les-Moutiers. Essayons de repérer quelques **traits qui caractérisent sa riche personnalité spirituelle**. Nous en retiendrons trois parmi d'autres :

- sa relation filiale avec le Bon Dieu, Père
- sa proximité aimante et confiante avec Marie, sa « Bonne Mère »
- son sens de l'obéissance à l'autorité.

## **QUELQUES TRAITs CARACTÉRISTIQUES DE LA PHYSIONOMIE SPIRITUELLE DE CATHERINE**

### **1 – SA RELATION FILIALE AVEC LE BON DIEU, PÈRE**

Sainte Catherine n'a rien écrit sur Dieu mais, si on regarde sa vie en filigrane, on voit que, dès l'enfance, elle désire Dieu et les choses d'En-Haut.

#### A FAIN-LES-MOUTIERS

Catherine aime ses parents, son papa compte particulièrement à ses yeux. Mais la mort de sa mère va éloigner aussi Catherine de son père. Deux ans après, son père qui « s'ennuie de Catherine », sa préférée parmi les trois filles, part à Saint-Rémy pour la rechercher. De façon tout-à-fait normale, le papa a besoin de voir sa fille. Catherine connaît l'amour de son papa, elle expérimente le plaisir d'être proche de lui, de savoir qu'il a besoin d'elle et compte sur elle. Et Catherine fera tout pour lui faire plaisir.





## *Le Christ est la Règle, Marie est la Mère*

Cette expérience de l'amour paternel lui fait découvrir Dieu comme un bon Père qui a besoin, pour être heureux, d'avoir son enfant près de Lui. Cet amour de Dieu l'amène à passer de longues heures à l'église pour Le prier, l'écouter, le recevoir puisqu'Il vient dans notre cœur seulement si nous le désirons. Comme un enfant qui aime être avec son père, Catherine développe un vrai désir de se tenir près du Bon Dieu parce que cela lui fait plaisir, parce qu'il a de la joie à la voir.

Depuis sa Première Communion, Dieu seul règne sur sa vie, l'Eucharistie est pour elle le sacrement qui signifie avec le plus de force la présence de Jésus. Deux ans plus tard, elle commence à jeûner pour laisser plus de place à Dieu dans sa vie car, même si elle a le sens du travail à assurer à la ferme, son regard est tourné vers Dieu.

Dès qu'elle le peut, Catherine se lève tôt le matin pour participer à la messe à l'église de Moutiers-Saint-Jean : « *Mon âme a soif de Dieu, le Dieu vivant. Comme un cerf altéré cherche l'eau vive, ainsi mon âme te cherche* » (Ps 41) ou encore « *Dieu, tu es mon Dieu, je te cherche dès l'aube, mon âme a soif de toi* » (Ps 62). Catherine désire s'enfoncer toujours plus dans le Cœur de Dieu, Lui qui cherche des âmes assoiffées pour se répandre à profusion en elles. N'imaginons pas pour autant que tout est facile pour Catherine. Non, elle expérimente les mêmes difficultés que les nôtres à prier mais elle garde la foi en la présence agissante du Christ et rien ne doit l'empêcher de vivre en communion avec Lui.

### A PARIS ET A REUILLY

Le cœur de Catherine habite toujours plus le « côté ciel ». Le grand ressort de sa vie est la prière où elle s'investit tout entière. C'est là qu'elle puise force, patience, lumière. Ses compagnes de Communauté apprendront beaucoup en la regardant prier : « *Quand cela lui était possible, elle se rendait du côté de la chapelle, faisait une révérence extrêmement respectueuse au tabernacle... et s'agenouillait. Au bout d'un instant, elle sortait, le visage radieux et reprenait son travail. C'était extrêmement impressionnant* ». <sup>5</sup>

Un jour, à une Sœur qui se plaignait à elle de ne pas savoir faire oraison, Catherine lui confie tout simplement sa manière de prier. Cette prière révèle le fond de sa relation à Dieu constituée par une attitude faite de simplicité, par une orientation filiale vers le Bon Dieu, ce Père qui la







fascine. Une fois de plus, la confiance triomphe et fait de Catherine une authentique contemplative qui pénètre les plus hauts mystères divins.

« *Seigneur, me voici* ». Le premier élément essentiel de toute contemplation est de fixer son regard sur Dieu. Catherine se met d'abord en présence de Dieu dans une attitude de gratuité, celle de l'amour, elle ne commence pas par exposer ses problèmes, elle se tient devant Dieu comme un enfant dans les bras de son Père ; elle semble aussi à l'aise avec Lui qu'avec sa « Bonne Mère », il suffit de s'abandonner.

« *Donnez-moi ce que vous voulez* ». Catherine s'expose à l'œuvre de la grâce, elle se laisse aller au bon vouloir de Dieu, ne met pas sa confiance en elle-même mais en Dieu dont le seul désir est de se communiquer, de se donner, de ne faire qu'un avec ses créatures bien aimées ! « Demeurez en moi comme je demeure en vous » (Jn 15, 4). Pour cela, Catherine se fait « réceptivité » pour laisser l'Esprit Saint envahir son esprit de telle sorte qu'elle devienne totalement unie à Lui et le Seigneur la conduira par les chemins et la manière qui lui plairont. Cette disposition de placer au premier plan la confiance en Dieu provoque les effusions de l'amour.

« *S'Il me donne quelque chose, je suis bien contente et je Le remercie. S'Il ne me donne rien, je Le remercie encore parce que je n'en mérite pas davantage* ». C'est Dieu qui la guide. D'une part, Catherine a une confiance jusqu'à l'audace en sa bonté de son Père du Ciel, elle n'exige rien parce que l'amour n'exige rien ; d'autre part, elle explique que la privation des expériences positives des dons du Saint-Esprit est aussi une expérience fréquente. Dieu peut opérer les plus profondes transformations surnaturelles sans que des manifestations extérieures signalent son action. Mais quels que soient nos sentiments, l'action de grâce doit toujours jaillir de notre cœur comme nous y invite saint Paul : « *rendez grâces à Dieu le Père en tout temps et en toutes circonstances au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ* » (Ep 5, 20).

Et Catherine continue, comme tout naturellement un ami parle à son ami, « *je Lui dis alors tout ce qui me vient dans l'esprit : je Lui raconte mes peines et mes joies et j'écoute* ». Dieu aime que nous lui partagions ce qui fait notre vie car, sans Lui, nous ne pouvons rien faire mais, en lui et par lui, nous portons beaucoup de fruits.





## *Le Christ est la Règle, Marie est la Mère*

« *Si vous l'écoutez, Il vous parlera aussi car, avec le Bon Dieu, il faut dire et écouter. Il parle toujours quand on y va bonnement et simplement* ». Cette simplicité de la contemplation de Catherine ne nous encourage-t-elle pas sur le chemin qui est le nôtre ?

### **2 – SA PROXIMITÉ AIMANTE ET CONFIANTE AVEC MARIE, SA « BONNE MÈRE »**

Tout au long de sa vie, Catherine se remet entièrement entre les mains de Marie, elle vit tout avec elle et par elle. Elle manifeste sa détermination de s'abandonner à Marie pour mener un authentique combat spirituel. Pour Catherine, la Mère de Dieu est là pour l'aider à lutter contre ses tendances égoïstes. A la lumière de la « petite voie d'enfance » de Thérèse de Lisieux, « *Si vous ne redevenez des petits enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume de Dieu* ». Nous pouvons qualifier la profonde intimité de Catherine avec Marie sa « petite voie mariale ».

#### A FAIN, LA « PETITE VOIE MARIALE »

Cette « *petite voie mariale* » est une *attitude filiale faite de confiance jusqu'à l'audace envers la bonté maternelle de Marie, envers sa présence aimante et attentive à notre quotidien*. Il est aisé de percevoir une grande similitude et une belle complémentarité avec la « *petite voie d'enfance* » et la « *petite voie mariale* » ; il suffit de s'abandonner comme un enfant dans les bras de Marie et du Bon Dieu, de se laisser aimer et d'attendre tout d'eux, comme un petit enfant attend tout de sa mère et de son père.

Si cette « *petite voie mariale* » de Catherine nous étonne ou nous semble exagérée, réécoutons la parole de l'ange Gabriel à Joseph : « *ne crains pas de prendre chez toi Marie car ce qui est engendré en elle vient de l'Esprit* » (Mt 1, 20). Comment aurions-nous une crainte de prendre chez nous quelqu'un en qui l'Esprit Saint travaille, en qui l'Esprit Saint engendre ? En accueillant Marie, en la choisissant consciemment, délibérément comme notre Maman, nous nous ouvrons simultanément à l'Esprit Saint qui nous engendre au Père.

Par sa « *petite voie mariale* », Catherine nous rappelle très simplement qu'un disciple n'est pas juste un disciple de Jésus, un compagnon de Jésus, mais c'est un fils du Père et c'est un fils de Marie. Nous n'aurons jamais trop confiance en la Mère de Dieu. C'est un point très





important car, souvent, nous voulons nous approcher de Dieu, mais à la force des poignets. Alors, nous mettons notre confiance en nous-mêmes, en notre intelligence et cette confiance exagérée en nous-mêmes pollue en grande partie notre activité et en diminue certainement l'efficacité. Nous savons bien théoriquement que c'est Dieu qui fait tout, mais néanmoins, nous voulons tout faire par nous-mêmes et nous risquons de prendre la place de Dieu. Faire confiance, ce n'est pas naturel, il faut parfois des années pour se remettre entre les mains de Marie et s'abandonner à elle, c'est même impossible par nos seules forces, c'est un don de Dieu à demander et à accueillir.

#### A PARIS EN 1830

La nuit du 18 juillet, Marie vient à la rencontre de Catherine avec une attitude très maternelle. Elle s'assied dans un fauteuil comme une maman s'assied avec sa fille pour passer du temps avec elle, échanger et lui confier ses secrets. S'entretenant avec Catherine sur ce qui fait sa vie, elle lui annonce que Dieu a besoin d'elle pour une mission.

Le 27 novembre, pour révéler le mystère de sa conception immaculée, Marie se présente à Catherine avec une attitude encore très maternelle, elle porte le monde entre ses mains et l'offre à Dieu. Sa Présence est à la fois royale et familiale, maternelle et familière. La Mère de Dieu regarde le monde et chacun d'entre nous comme si nous étions uniques à ses yeux. Contemplant ensuite les mains de l'Immaculée, rayonnantes de lumière, Catherine entre dans cet itinéraire *de confiance et d'abandon* qui la conduit à apprendre de Marie à développer une attitude de totale réceptivité à l'Amour divin, à recevoir des torrents de grâces.

« *VOUS NE ME VERREZ PLUS MAIS VOUS ENTENDREZ MA VOIX PENDANT VOS ORAISONS* »<sup>6</sup>

A la fin de la troisième apparition de la Sainte Vierge, en décembre 1830, l'apparition a le caractère d'un adieu et Catherine reçoit ce message étonnant : « *vous ne me verrez plus mais vous m'entendrez* ». La simplicité de l'affirmation pourrait bien nous en dissimuler l'importance et la qualité. Nous savons que le contact avec le monde surnaturel est établi par la foi. L'amour divin suppose une disposition de l'âme qui la maintienne ouverte à son action. Or, la disposition fondamentale du cœur de Catherine, indispensable pour réaliser la mission confiée par Dieu, est bien la confiance et l'abandon à l'égard de sa Bonne Mère.





## *Le Christ est la Règle, Marie est la Mère*

Maintenant, à Reuilly, Catherine ne « voit plus » la Vierge Marie mais elle continuera de l'entendre dans ses oraisons, selon un mode invisible, plus conforme à la nature de la foi. Au printemps, la voix intérieure la presse de transmettre son message, elle cède à cette inspiration. Peine perdue, le confesseur lui demande de résister à ces illusions. Mais la voix intérieure continue d'insister. Que faire, entre ces consignes contradictoires, celle de Notre-Dame et celle du représentant de Dieu ? A l'automne, Catherine ose répliquer à Marie : « *Il* » (le Père Aladel) *ne veut pas m'entendre*.

– « *Il* » *est mon serviteur*, répond la voix intérieure, *il craindrait de me déplaire*.

A l'automne, Catherine revient une troisième fois, près de celui que Notre-Dame veut atteindre : « *La Vierge est fâchée !* » ose-t-elle dire. Le confesseur qui voyait dans ces visions un danger d'illumination, est embarrassé et renvoie Catherine sans rien lui laisser espérer. Après avoir obtenu l'autorisation de l'Archevêque de Paris, le projet de la Médaille prend forme et le graveur demande des précisions pour le revers. Le Père Aladel, au confessionnal de Reuilly, consulte Catherine qui répond qu'elle doit prier et consulter la Vierge. A la confession suivante, elle donne la réponse reçue dans l'oraison : « *l'M et les deux cœurs en disent assez* »<sup>7</sup>.

Toutes ces « *visitations* » *intérieures* de la Vierge, Catherine les garde dans le secret de son cœur, mais elle s'appuiera sur ces certitudes pour persévérer dans la réalisation de la mission confiée par Dieu.

Quand Catherine parle de la Sainte Vierge, ses paroles sont simples, bien senties et chaleureuses. Sa récitation du chapelet est sobre, sans affectation mais rayonnante. Elle recommande la récitation du chapelet puisqu'on reprend les mots mêmes de Dieu. C'est la prière dans l'Esprit quand on ne sait plus comment prier, c'est la prière des pauvres et des pauvres de cœur. Mais Catherine ne dissocie jamais la contemplation et le faire, elle cherche aussi à imiter Marie, surtout son attention aux pauvres.

Avec cette confiance indéfectible en Marie, Catherine assume aussi les difficultés de la Commune de 1871. En cette période révolutionnaire, les Sœurs sont menacées, Catherine les rassure : « *ne craignez pas, la Sainte Vierge nous protège, elle a l'œil sur nous, sur toute la Communauté. La Vierge veille, il ne nous arrivera aucun mal* ». Menacée par les révolutionnaires, Sœur Dufès, la Sœur Servante, doit s'enfuir. Catherine va au Quartier général des insurgés de Reuilly pour prendre sa défense. Elle





affronte une soixantaine de Communards anticléricaux et fous furieux ; elle s'explique courageusement. Marie lui fait trouver les mots dont elle a besoin. Et malgré les menaces de ces hommes armés, en colère, qui l'encerclent, un des soldats qu'elle a soigné l'arrache à leurs mains. Finalement, Catherine quitte librement la mairie. Peu après, de nouvelles accusations sont lancées contre les Sœurs. Catherine est convoquée par les Communards pour un interrogatoire. Malgré les menaces de mort, elle reste imperturbable et s'en tire à force de calme. Mais quelques heures après son départ, les Communards regrettent de l'avoir laissée partir. En colère, ils envahissent la maison des Sœurs, y restent la nuit en les menaçant de mort. Heureusement, le lendemain, leur chef, Siron, un ancien galérien à qui Catherine avait donné une Médaille, vient pour libérer les Sœurs.

### 3 – SON SENS DE L'OBÉISSANCE À L'ÉGARD DE L'AUTORITÉ

Catherine a vécu toute sa vie sous le registre de l'obéissance à l'autorité, c'est-à-dire qu'elle a accepté pleinement l'autorité de tous ceux que le Père a placés près d'elle à ce titre. Pour Catherine, la volonté de Dieu se traduit à travers ceux qui sont investis d'une autorité auprès d'elle. Dieu a une autorité totale sur elle, et Catherine peut s'abandonner totalement à Lui parce qu'il est miséricordieux, qu'il veille sur elle comme la prunelle de son œil, qu'il l'aime d'un amour unique, indicible. Catherine a cette confiance totale en Dieu, elle ne cherche pas à se diriger elle-même, elle cherche à faire œuvre commune avec Dieu en s'appuyant entièrement sur Marie.

Jésus a toujours vécu sous l'autorité du Père. Il n'a rien fait qui ne soit donné par le Père, qui ne soit dans l'obéissance au Père. « *Ma nourriture, c'est de faire la volonté du Père* ». Et à la Croix, il s'en remet entièrement au bon plaisir du Père, il s'élève jusqu'à la volonté du Père, il n'y a pas de plus grand acte d'obéissance filiale où l'amour passe au-dessus. Cependant, ne pensons pas trop vite que, pour Catherine, c'était là une attitude facile !

#### A FAIN, L'OBÉISSANCE À L'AUTORITÉ PATERNELLE

L'obéissance à son père a représenté un véritable défi. Lorsque Catherine lui parle de sa vocation, ses refus catégoriques lui transpercent le cœur. Bien sûr, elle aurait pu passer au-dessus de l'autorité paternelle mais elle n'a pas voulu quitter son père sans son autorisation, parce que pour





## Le Christ est la Règle, Marie est la Mère

Catherine, cette autorité paternelle, c'est celle du Christ qui commande et qui agit.

Il faut un miracle. Et Catherine l'attend patiemment, elle prie mais le Seigneur ne va pas intervenir tout de suite. Pourtant Catherine est sûre qu'en obéissant à son père, elle fait œuvre commune avec Dieu. Elle remet à Dieu son projet vocationnel, elle sait que Dieu l'appelle et lui fera signe au moment voulu. Mais c'est loin d'être fini. Pour essayer de faire changer d'avis sa fille, le père l'envoie aider son frère devenu veuf pour tenir son restaurant ouvrier à Paris. Catherine obéit, disponible pour accueillir la volonté de Dieu, même si elle ne la comprend pas.

Le refus du père Labouré va durer 5 ans. Donc, 5 ans d'attente de la part de Catherine pour aimer Jésus et le suivre à la manière qu'il a choisie pour elle : comme Lui, elle n'a qu'un désir, celui de faire la volonté du Père. Catherine se donne avec amour dans cette obéissance à la suite de celle du Christ, une obéissance au-delà de toute discussion, une obéissance qui dépasse le point de vue de l'intelligence humaine, une obéissance qui demande plus d'une fois de poser parfois des actes héroïques.

AU SÉMINAIRE ET À REUILLY, L'OBÉISSANCE AUX SUPÉRIEURS ET AU CONFESSEUR

Catherine vit cette parfaite observance de l'obéissance à l'égard de ses supérieurs comme à l'égard du Père Aladel parce qu'elle les considère comme les représentants du Christ sur la terre. Pour rien au monde, elle ne veut leur désobéir. Catherine pose un regard de foi sur eux parce qu'ils sont mandatés par Dieu pour l'aider à entrer dans sa volonté. Et, en obéissant, elle coopère avec les supérieurs pour réaliser l'œuvre de Dieu. Par l'obéissance, Catherine développe une nouvelle capacité d'aimer puisqu'elle va au-delà de sa volonté propre pour rejoindre celle de Dieu. Il peut arriver que les supérieurs se trompent mais, pour Catherine, elle, ne se trompera jamais en leur obéissant.

Quand son confesseur lui demande d'oublier ses « *imaginations* », Catherine obéit avec une profonde humilité et reste sereine, sans murmurer ni se plaindre. Plus le rapport de Catherine avec le ciel est lumineux, plus la dissuasion du représentant de Dieu se fait douloureuse. Catherine accepte de vivre dans l'obéissance même si cela est un « martyr ». Dans ses désarrois, sa ressource est la prière confiante « au pied de l'autel » selon la consigne de la Vierge elle-même.





Quand les Sœurs de la Communauté réagissent négativement contre la Supérieure, Catherine répète inlassablement : « *Ne murmurez pas, nos Supérieurs représentent Dieu* ». Ce qui prédomine chez elle, c'est la vie en Christ qui lui fait tout voir en Lui. Son esprit de foi s'accompagne d'une grande maîtrise de la langue en vue de construire la fraternité évangélique.

Pour nous aussi, l'obéissance est un défi car elle nous fait parfois penser à une soumission ou à une dépendance un peu servile. Catherine nous donne à comprendre le sens profond de l'obéissance à Dieu qui engendre une nouvelle liberté et cela, quel que soit l'acte d'obéissance, aussi petit soit-il, pourvu que nous obéissions vraiment pour coopérer à son Œuvre divine.

### Conclusion

A travers ce survol du parcours de la sainteté de Catherine, qui commence dès son enfance à Fain-les-Moutiers, nous découvrons sa foi profonde, son abandon filial au Père, sa grande confiance en Marie, son véritable sens de l'obéissance évangélique et son ardente charité pour tous.

Sainte Catherine ne nous donne-t-elle pas une clé de compréhension de cette parole de l'Évangile : « *à moins de naître d'en haut, nul ne peut voir le Royaume de Dieu... nul, s'il ne naît de l'eau et de l'Esprit, ne peut entrer dans le Royaume de Dieu* » (Jn 3, 3-5) ? La foi de Catherine nous entraîne vers ce mystère de la naissance de la vie de la grâce, celle qui fait de nous des enfants de Dieu, des enfants à l'image et à la ressemblance de Dieu. Cette profonde réalité intérieure nous conduit à entrer dans un mouvement de conversion radicale : « *renaître de l'eau et de l'Esprit* », autrement dit « *se vider de soi-même pour se revêtir de Jésus-Christ* »<sup>8</sup>. Nous ne pouvons pas être pleinement disciples de Jésus sans cette nouvelle naissance, sans renaître d'En-Haut.

Marie, « comblée de grâce » parce que vide d'elle-même est marquée pour toujours par l'Esprit Saint. Remplie de l'Esprit depuis sa conception, elle a trouvé grâce devant Dieu non seulement pour elle mais aussi pour nous. A la Croix, Jésus nous donne sa mère : « *fiils, voici ta mère* » ; puis, inclinant la tête, il « livre » l'Esprit, le répand sur Marie et dépose en son sein maternel tous ses frères à venir. Marie reçoit en plénitude l'Esprit livré par Jésus et le disciple est appelé à participer à la foi de Marie. Le lien de Marie et du disciple fait partie de l'œuvre du salut par la volonté explicite de Jésus. Ici, nous trouvons un trait caractéristique de la carte





## Le Christ est la Règle, Marie est la Mère

d'identité du disciple de Jésus : devenir « fils » grâce à la Mère. C'est en ressemblant à Jésus jusqu'à naître de Marie, cette femme immaculée, que le disciple est vraiment fidèle dans sa mission de faire connaître le Père. Le disciple de Jésus est un « fils », un « fils du Père » et aussi un « fils de Marie ».

La « *petite voie mariale* » de Catherine peut être une invitation à méditer plus longuement sur ce grand mystère et à désirer progressivement de renaître de Marie, elle qui est chargée de nous mettre au monde. Marie nous est donnée pour que nous recevions la grâce dont elle est porteuse et apprendre d'elle à nous laisser envahir par la grâce qu'est Jésus-Christ.

Les Constitutions, qui tracent un chemin pour notre parcours de sainteté, nous invitent à prendre Marie comme *maîtresse de vie spirituelle* pour servir le Christ dans les pauvres à la manière de saint Vincent et de sainte Louise. Que l'unique Mère de la Compagnie, et notre Mère, nous aide à tout voir en Christ, à découvrir Sa main en tout, à Le voir dans le quotidien, surtout dans les pauvres pour que le Christ soit vraiment notre Règle de vie.

Sœur Anne PRÉVOST  
*Fille de la Charité*

### Notes

<sup>1</sup> Louis-Grignion de Montfort, la vraie dévotion à Marie, n° 35.

<sup>2</sup> Notes de retraite datée de 1838.

<sup>3</sup> Saint Vincent de Paul, Coste IV, 215.

<sup>4</sup> Lettre de saint Paul aux Galates 4, 19.

<sup>5</sup> Sœur Cosnard, note 87.

<sup>6</sup> René Laurentin, Vie de Catherine Labouré, p. 63.

<sup>7</sup> René Laurentin, Vie de Catherine Labouré p. 69-71.

<sup>8</sup> Entretiens spirituels, p. 307.







## NOMINATIONS

# Désignation des Visitatrices et nominations des Directeurs provinciaux

### DÉSIGNATION DES VISITATRICES

PROVINCE DE FORTALEZA : Sœur Vilanneide FERREIRA DE SOUZA a été désignée Visitatrice le 13 décembre 2017

PROVINCE DE RECIFE : Sœur Maria Ilza FERREIRA a été désignée à nouveau Visitatrice pour trois ans le 13 décembre 2017.

PROVINCE DE VARSOVIE : Sœur Jadwiga SZOK a été désignée Visitatrice le 13 décembre 2017.

PROVINCE DE L'INDE DU NORD : Sœur Martha PRADHAN a été désignée Visitatrice le 10 janvier 2018.

PROVINCE DU VIETNAM : Sœur Têrêxa Mai Lan DO THI MAI LAN a été désignée Visitatrice le 10 janvier 2018.

PROVINCE DE SARDAIGNE : Sœur Caterina BUA a été désignée à nouveau Visitatrice pour trois ans le 20 février 2018.

PROVINCE DE RIO DE JANEIRO : Sœur Maria Cristina D'ABRUZZO a été désignée à nouveau Visitatrice pour trois ans, le 3 mars 2018.

Actualité  
des  
Provinces



## Nominations

PROVINCE DE CALI : Sœur Gloria Maria AGUIRRE FRANCO a été désignée à nouveau Visitatrice pour trois ans le 3 mars 2018.

PROVINCE D'AMERIQUE CENTRALE : Sœur Delia Marina CABRERA GODOY a été désignée Visitatrice le 21 mars 2018.

### **NOMINATION DES DIRECTEURS PROVINCIAUX**

PROVINCE DE CRACOVIE : le Père Bogdan ZAPOTOCZNY a été nommé Directeur provincial le 14 mars 2018.

PROVINCE DU CONGO : le Père Justinus ILUKU a été renommé pour trois ans Directeur provincial le 27 mars 2018.

PROVINCE DE COLOGNE-PAYS BAS : le Père Mathieu Van KNIPPENBERG a été renommé pour trois ans Sous-Directeur provincial le 27 mars 2018.

PROVINCE SAN VINCENZO-ITALIA : le Père Giancarlo PASSERINI a été nommé Directeur provincial le 27 mars 2018.

PROVINCE DE L'INDE DU SUD : le Père Baiju CHITTOOPARAMBAN a été nommé Directeur provincial le 2 mai 2018.

PROVINCE DE SARDAIGNE : le Père Italo ZEDDE a été renommé pour trois ans Directeur provincial le 16 mai 2018.

PROVINCE DE SLOVAQUIE : le Père Jozef GARAJ a été renommé pour trois ans Directeur provincial le 16 mai 2018.

PROVINCE DE MADRID SAN VICENTE : le Père Enrique SANZ PORRAS a été nommé Directeur provincial le 13 juin 2018.



---

## TÉMOIGNAGE DES SŒURS

---

### Province Belgique-France-Suisse

## Ensemble, avec Marie

En Belgique, près de la ville de Wavre en Belgique, « Les Logis de Louvranges », initiative de la Caritas International, sont un lieu d'hébergement temporaire pour des femmes réfugiées et des mères isolées. Ce Centre d'hébergement est une ancienne propriété de la Communauté qui a été aménagée en 24 appartements. Les Sœurs y habitent toujours, elles y assurent une mission de présence et de proximité auprès des mamans (une vingtaine) et des enfants (une quarantaine).

Tous les résidents des « Logis de Louvranges » sont en grande difficulté, en attente d'un permis de séjour. Ils viennent de pays où il y a de terribles conflits avec toutes les violences que nous connaissons : Afrique, Proche-Orient, Europe de l'Est... Les races, les nationalités, les religions se côtoient. Les principaux objectifs de ce Centre d'hébergement, projet pilote dans le pays, sont d'amener ces femmes à l'autonomie, de favoriser leur intégration au sein de la société, de les aider à développer des liens sociaux. Ainsi, chaque famille logée dans un appartement doit prendre sa vie en mains.

Avec une vingtaine de résidents, nous avons vécu un grand rassemblement à Louvain-la-Neuve à l'occasion de la fête de l'Annonciation. La journée avait pour thème : « Ensemble avec Marie sur le chemin de la paix ». Cette belle initiative, soutenue par Efesia Belgium, a permis à plus de 500 catholiques et musulmans des environs de se réunir en vue de créer des liens de fraternité et de prier ensemble.





## *Témoignage des Sœurs*

### QU'EST-CE QUE « ENSEMBLE AVEC MARIE » ?

Au Liban, chrétiens et musulmans de toutes sensibilités fêtent ensemble l'Annonciation depuis le 25 mars 2007. Inspirées de cette initiative libanaise, l'opération « Ensemble avec Marie » a été lancée par Efesia, une nouvelle association de chrétiens laïcs, créée en 2014, qui évolue en Église, en lien avec la hiérarchie ecclésiale d'une part, et dans un tissu de relations entre communautés et mouvements chrétiens d'autre part. Efesia a initié, assure l'animation et fédère le groupe « Ensemble avec Marie » qui rassemble des associations de chrétiens et de musulmans de tous horizons, soucieuses de promouvoir un meilleur « vivre-ensemble » et de contribuer à la paix, autour de la figure de la Vierge Marie qui permet la rencontre entre les traditions musulmanes et chrétiennes. Au cœur d'une période trouble, l'association a vocation à favoriser la rencontre en trois directions : avec d'autres mouvements au sein de l'Église, avec les pauvres, avec d'autres cultures et religions et plus particulièrement les musulmans. Le succès d'« Ensemble avec Marie » va croissant. Les rencontres ne cessent de s'étendre en Europe et en Afrique avec toujours le souhait de mobiliser « le cœur et l'intelligence ». Le but de ces rencontres n'est pas de viser ni au syncrétisme ni au prosélytisme. Les rencontres « Ensemble avec Marie » visent un pluralisme sous le sceau de la joie et de la fraternité. « Ensemble avec Marie » est maintenant bien lancé, dans sa triple dimension spirituelle, populaire et citoyenne et sa double composante chrétienne et musulmane. Ensemble avec Marie veut aussi permettre aux chrétiens et musulmans d'entrer en fraternité par un agir ensemble, de vivre davantage la fraternité avec les personnes en situation de fragilité, qu'elles soient proches ou lointaines. Les membres d'Efesias, comme témoins du Christ, s'engagent dans l'éducation, le domaine économique, la santé, les infrastructures vitales, l'aide aux personnes âgées, en faveur des droits de l'homme.

La figure de la Vierge Marie est présente dans les deux traditions. Pour les chrétiens, comme pour les musulmans, Marie a reçu de l'ange Gabriel l'annonce de la naissance virginale de son fils. Pour les musulmans, Marie est la femme la plus parfaite de la création. Elle est la seule femme à être citée par son nom dans le Coran, à 34 reprises. Une sourate entière lui est dédiée. Pour les chrétiens, Marie est la Mère de Jésus, Fils de Dieu, et la Mère de tous les hommes.





Pour les croyants des deux religions, Marie est un modèle de foi et de fidélité. La dévotion qui est lui est portée permet une rencontre des personnes, notamment à l'occasion de la fête de l'Annonciation, le 25 mars.

Les récits de l'Annonciation dans le Coran et dans l'Évangile sont proches :

*« O Marie ! Dieu t'annonce la bonne nouvelle d'un Verbe émanant de lui : son nom est : le Messie, Jésus, fils de Marie »* (Coran 3, 45).

*« Sois sans crainte, Marie ; car tu as trouvé grâce auprès de Dieu. Voici que tu concevras dans ton sein et enfanteras un fils, et tu l'appelleras du nom de Jésus »* (Luc 1, 31).

#### **LES RENCONTRES « ENSEMBLE AVEC MARIE » EN BELGIQUE**

En Belgique, la première Rencontre « Ensemble avec Marie » organisée par le groupe « Efesia » s'est tenue le 25 mars 2016 dans l'église Saint-Michel à Bruxelles ; la seconde le 25 mars 2017 à Louvain-la-Neuve, et, pour cette année 2018, deux rassemblements auront lieu, l'une, à Louvain le 25 mars, l'autre à Banneux, les 19-21 juin 2018.

La rencontre du 25 mars 2017 a été très spirituellement significative pour les deux religions, accessible à tous et citoyenne. Après des prières dites en arabe et en français, le texte de l'Annonciation a été lu dans l'Évangile puis dans le Coran, suivi d'une méditation par un représentant de chaque communauté. Puis les participants ont écouté deux témoignages, l'un d'un catholique sur le chapelet, l'autre d'une femme musulmane ; ensuite l'imam de Louvain-la-Neuve, très proche des chrétiens et ami du curé de la ville et Mgr Hudson, Vicaire général du diocèse du Brabant Wallon, ont pris la parole. Leurs témoignages étaient projetés sur grand écran. Le chœur d'enfants de la mosquée de Molenbeek et la Chorale universitaire de Louvain ont chanté alternativement entre les diverses interventions. La participation des enfants de Molenbeek était particulièrement significative puisque cette commune de Bruxelles est devenue tristement célèbre en raison de l'implication de quelques-uns de ses habitants dans des affaires terroristes internationales.

Mgr Hudson a souligné que *« Marie est pour nos traditions une vraie croyante : attentive à Dieu, à son écoute et toute disponible à faire sa*





## Témoignage des Sœurs

*volonté... Nous avons réagi à rebours d'une actualité difficile où la violence n'est jamais loin... Nous avons laissé résonner en nous le chant de l'autre et sa prière... ». Puis le « Notre Père » a été suivi du chant de « La Fatiha » (Au nom de Dieu, le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux. Louange à Dieu, Seigneur de l'univers. Le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux, Maître du Jour de la rétribution. C'est Toi Seul que nous adorons et c'est Toi Seul dont nous implorons secours. Guide-nous dans le droit chemin, le chemin de ceux que Tu as comblé de faveurs, non pas de ceux qui ont encourus Ta colère, ni des égarés). La prière finale fut récitée ensemble : « Toi qui as envoyé Gabriel pour annoncer la Bonne Nouvelle à la Madone des femmes, sur terre comme au ciel, donne-nous d'aimer la Sainte Vierge, Notre-Dame... Prends soin de notre pays, de tous ceux qui l'habitent et de nos dirigeants. Que la paix et la convivialité règnent en Belgique, en Europe et dans le monde... ». Le chant final a entraîné les participants à se rencontrer autour d'un apéritif abondant préparé par les femmes des deux communautés.*

Comme l'a relevé Mgr Hudsyn : *« ce moment partagé ne suffit sans doute pas, mais il entretient la braise de l'espoir et du courage pour poursuivre un dialogue ouvert et également pour continuer à tisser des liens ensemble, des espaces d'amitié et de fraternité. Et aussi entreprendre tout ce qui peut nous rassembler : le souci des hommes, le souci de la création et finalement le souci de Dieu lui-même. Ce sera encore un long voyage à faire ensemble, mais le plus long voyage commence toujours par un premier pas »*. Un superbe lâcher de 7 colombes a conclu la rencontre sur la Grand Place de Louvain-la-Neuve, comme autant d'espérance pour avancer dans une société de paix.

### **Conclusion**

Continuons de promouvoir avec Marie une société plus fraternelle, riche de la diversité des cultures et des religions, dans le cadre d'une laïcité ouverte et dynamique, respectueuse de la liberté de culte et du droit à la différence.

Les Filles de la Charité de Louvranges





---

## TÉMOIGNAGE DES SŒURS

---

Province d'Afrique Centrale

# Une Année Spéciale de la Réconciliation au Rwanda

A la veille de la 25<sup>e</sup> commémoration du génocide perpétré contre les Tutsi au Rwanda en 1994, les Évêques catholiques du Rwanda ont ouvert une Année Spéciale de la Réconciliation.

La Constitution 32b nous invite à nous engager activement dans cette démarche de pardon et de réconciliation : « *La réconciliation, le pardon mutuel, tant recommandés par les Fondateurs, permettent de dépasser ce qui a pu être un obstacle à l'unité et au témoignage évangélique* ». Le témoignage bouleversant de Maïti Girtanner nous fait découvrir que la démarche intérieure de pardon n'est pas conditionnée par la repentance de l'offenseur.

Voici quelques extraits de la Lettre pastorale de nos Évêques : « La réconciliation est un long processus qui requiert du temps suffisant, de la patience et de la grâce divine. Nous voudrions poursuivre le chemin déjà entamé dans le cadre de la réconciliation, en nous réconciliant avec Dieu, avec nous-mêmes, avec nos frères et sœurs et avec l'environnement, en réponse à l'appel du Pape François... L'histoire de notre pays a été marquée par le génocide perpétré contre les Tutsi en 1994... Cette Année de Réconciliation est une grâce que Dieu nous accorde dans son immense amour... Pour avancer vers cette réconciliation, il faut que ceux qui ont commis des crimes soient aidés à demander pardon et les victimes à pardonner... La Parole de Dieu nous montre explicitement ce que nous devons faire... Chaque fois que nous nous détournons de Lui, Dieu nous exhorte à la réconciliation et à la conversion. En effet, c'est Lui qui a mis dans le cœur de l'enfant prodigue la décision de retourner chez son père (cf. Lc 15, 11-32). Par ailleurs, c'est Jésus qui est allé chercher Zachée, l'a appelé à le suivre et lui a donné le cœur de se repentir et de se réconcilier avec ceux qui avaient été victimes de ses injustices. C'est encore Jésus qui est apparu à Paul et ce dernier a cessé ses actes de barbarie et il a suivi celui qu'il persécutait





## *Témoignage des Sœurs*

(cf. Gal 2, 20). C'est le même Seigneur qui nous recherche, qui nous guide et qui veut que nous soyons de vrais témoins de l'unité et de la réconciliation... Dieu a été toujours avec nous dans tous les événements de notre histoire même si dans les moments tragiques nous avons pensé qu'Il nous avait abandonnés... Se réconcilier avec soi-même est avant tout s'accepter comme l'on est, accepter ses propres origines, sa famille, sa région et sa race sans que cela porte atteinte à nos relations avec les autres... Se réconcilier avec soi-même implique l'acceptation de ses propres souffrances et de ses propres blessures pour les unir à celles du Christ sur la croix... Se réconcilier avec sa douloureuse histoire, c'est donner de la valeur à ses souffrances en les joignant à celles du Christ pour qu'elles contribuent au salut du monde. Cela fait partie du message de la Vierge Marie lors de son apparition à Kibeho...

Dans la prière du « Notre Père »... nous constatons que nous sommes tous des pécheurs et que nous avons besoin du pardon de Dieu... Dieu nous demande de pardonner à nos frères comme Lui-même nous pardonne... Nous demandons à nos fidèles et à toutes les personnes de bonne volonté de répondre positivement et avec engagement à cet appel à la réconciliation. Nous les encourageons à tourner le dos à toute forme de division et de violence... Chers frères et sœurs dans le Christ, nous recommandons cette année de réconciliation, à la Vierge Marie, Mère du Verbe, Reine de Kibeho qui nous appelle à la conversion, à la prière et à l'amour fraternel. Que Dieu vous bénisse tous.

Les Évêques du Rwanda

**Sur ce chemin du pardon à donner et à recevoir,  
laissons-nous évangéliser par le témoignage de Maïti Girtanner,  
décédée en 2014 à 92 ans**

A 75 ans, Maïti Girtanner fait le récit bouleversant du pardon que son tortionnaire est venu chercher auprès d'elle. Résistante pendant la Seconde Guerre mondiale, elle est arrêtée par la Gestapo et torturée. Les sévices qu'elle va subir marqueront à jamais son corps, conditionneront toute sa vie, l'obligeant à renoncer à tous ses projets, en particulier à sa carrière de pianiste. Son amour de la justice et surtout sa foi catholique, une foi inébranlable dans laquelle elle a puisé toutes ses forces aux moments les plus dramatiques de son existence. Un journaliste l'a rencontrée à son domicile parce qu'elle souffre encore terriblement, même si son arrestation et sa détention datent de plus de 60 ans. Les tortures infligées par la Gestapo lui







ont en partie détruit les centres nerveux de manière indélébile. A l'époque, d'ailleurs, elle a été laissée quasi pour morte à la fin de la guerre. Maïti est très pudique à ce sujet car elle estime que ce n'est pas le plus important dans son témoignage, ce qui compte pour elle, c'est son désir de pardonner.

Pour comprendre un peu ce qu'est Maïti, il faut se situer dans le contexte de juin 1940, quand les Allemands ont envahi la France en un éclair. La famille de Maïti s'était réfugiée près de Poitiers dans la propriété familiale sur les bords de la Vienne. Maïti avait alors 18 ans. C'est cette rivière, la Vienne, qui fut choisie comme ligne de démarcation, juste au bord de la propriété familiale, entre la « zone occupée » et la « zone libre ». En fait, c'est comme naturellement que Maïti commence à faire passer des Français dans sa barque pour passer en zone libre ; Puis elle devient progressivement chef d'un petit réseau directement lié au Général de Gaulle. Elle organise des parachutages, elle vole des documents allemands. Elle a plusieurs atouts : outre le fait d'avoir du charme et d'avoir 18 ans, elle parle très bien l'allemand, parce que son père est d'origine suisse; elle possède aussi une bicyclette, qui lui permet de sillonner la France d'Amiens à Biarritz pour organiser le petit réseau de résistance. Maïti se destinait à être une pianiste professionnelle. Elle jouait merveilleusement du piano, et elle travaillait beaucoup aussi. Mais cette ambition s'est écroulée après les tortures infligées par les allemands ; elle ne peut plus du tout jouer du piano. Voici son témoignage.

Maïti : Toute personne qui agissait contre les volontés allemandes, était considérée comme ennemi mortel de l'Allemagne, donc il fallait lui faire payer cher ce qu'elle avait fait. Dans mon cas, ils avaient accumulé un certain nombre de faits qui les visaient directement, et au lieu de me condamner à mort uniquement, le général m'a condamné à une « punition », c'est-à-dire à une forme de torture avant la mort.

Journaliste : Pour vous, c'est important de dire cette vérité sur les faits et sur votre souffrance ?

Maïti : Ce n'est pas du tout important pour moi de parler de la souffrance que j'ai subie. Ce qui est important, c'est que je suis allée jusqu'au bout de mes possibilités pour lutter contre l'invasion allemande et contre tout ce qu'elle nous imposait, et je me suis doutée très vite, malgré mon jeune âge, que si nous étions arrêtés, nous le paierions très cher et peut-être même de la mort. La plupart de mes camarades l'ont payé de la mort.





## Témoignage des Sœurs

Journaliste : Que s'est-il passé exactement ? En quoi consistait cette « punition » ?

Maïti : Je dis « punition » parce que je déteste prononcer le mot de torture. Voyez-vous, c'est le mot qui me fait mal, qui me blesse, et je ne l'aime pas. Eux-mêmes, les Allemands. Employaient le mot de punition pour désigner le fait qu'il fallait faire souffrir la personne qui avait lutté contre l'Allemagne. Il fallait la faire souffrir jusqu'à ce que mort s'en suive.

Journaliste : Vous étiez là avec quelques compagnons ?

Maïti : J'ai été arrêtée tout à fait par hasard ; puis j'ai été envoyée à l'avenue Foch à Paris, où l'on faisait les interrogatoires. Là, j'ai retrouvé une vingtaine de personnes qui avaient été arrêtées à droite et à gauche. Nous étions enfermés chacun dans une chambre d'hôtel particulier, et interrogés séparément.

Journaliste : Au cours de cette punition, il y a un personnage particulier que vous rencontrez ; il s'appelle Léo.

Maïti : Oui. Après mon interrogation à Paris, le général qui a pris la décision de ce qui devait arriver à chacune des personnes qui avaient été arrêtées, nous envoyait quelque part, et je ne savais pas du tout où. On nous a enfermés dans une voiture dont les vitres étaient occultées. On a roulé pendant des heures, et je n'ai su qu'après où j'étais. Dans cette cave où on m'a lancée (on ne m'a même pas laissé le temps de descendre les marches), donc dans cette cave où on m'a lancée, il y avait déjà dix-huit personnes qui étaient là en attente d'être malmenées, torturées et tuées. En définitive, c'était la dernière marche avant la mort. Dans cette cave, il y avait un officier, un jeune officier qui gardait la porte et qui était toujours devant elle. Comme je parlais allemand, je me suis approchée de lui et je lui ai dit : « *Écoutez, comment en êtes-vous arrivé là ? Quel âge avez-vous ?* » Il m'a répondu : « *Je m'appelle Léo, et j'ai 26 ans* ». Et moi, j'ai dit : « *j'en ai 21... Comment en êtes-vous arrivé là ?* » Alors il a bombé le torse, il a pris un air tout à fait fier et glorieux et il a dit : « *J'ai eu la chance d'avoir été choisi parmi les jeunes gens allemands suffisamment intelligents pour faire de grandes études, des études de médecine.* » Et lui, était spécialisé dans la neurochirurgie, des études de médecine pour servir l'Allemagne, et «  *finalement, a-t-il ajouté, je sers l'Allemagne depuis des années en faisant payer très cher aux ennemis de l'Allemagne ce qu'ils ont fait contre nous.* »





Journaliste : Quel était son rôle vis-à-vis de vous, est-ce qu'il a participé à ces tortures ?

Maïti : Ah bien, absolument. Ils étaient cinq, et en tout cas c'est lui qui s'est occupé directement de moi, et j'ai gardé le souvenir de son nom et de sa personnalité, parce que justement il était plus proche de moi du fait qu'il était presque constamment devant la porte en train de nous garder – première chose – Secundo, j'avais conversé avec lui pendant plusieurs semaines ; et troisièmement, 40 ans après, je l'ai vu revenir ici, chez moi, alors qu'il se savait condamné par une maladie mortelle. Sinon, peut-être se serait-il fondu dans mon esprit avec les autres Allemands. Mais quand, 40 ans après, j'entends mon téléphone sonner ici et que je décroche, je décroche et je reconnais immédiatement la voix de Léo qui me dit. « *Je suis à Paris et je voudrais absolument vous voir.* » Tout en moi criait « non, non, je ne veux pas le voir », j'étais révoltée, j'avais l'impression que l'immeuble me tombait sur la tête, et pourtant je me suis entendue lui dire : « *Eh bien, venez demain à trois heures.* »

Journaliste : Mais qu'est-ce qui se passe alors ? C'est assez extraordinaire, d'une part que vous puissiez vous retrouver, que lui fasse la demande de vous voir et puis que vous, vous acceptiez ?

Maïti : Oui, il s'est passé quelque chose qui ne nous appartient pas, qui est très au-dessus de nous. Lui n'avait jamais oublié cette petite jeune fille. J'étais de beaucoup la plus jeune dans cette fameuse cave qui nous servait de prison, mais j'étais celle qui menait un petit peu les gens, qui les faisait parler, qui essayait de les reconforter, parce qu'on savait que, quand ils disparaissaient derrière la porte, très souvent on nous les renvoyait mourants ou morts. J'essayais de leur apporter quelque chose de chaud de la part de mon cœur, et aussi quelque chose de spirituel, parce qu'étant profondément chrétienne et catholique, je leur avais proposé au bout de quelques jours que nous priions, même si nous étions de toutes sortes de religions ou sans religion. Tous les jours, nous priions un petit peu ensemble, puisqu'on savait qu'on allait vers la mort. Cela nous avait beaucoup soudés Et il avait entendu tout cela, Léa, il avait vu, il avait constaté, si bien que, lorsque lui-même est devenu malade et que le médecin lui a dit. « *Écoutez, votre maladie est gravissime* », il a demandé : « *Mais combien de temps me donnez-vous à vivre ?* », le médecin lui a répondu : « *Je vous donne six ou sept mois.* » Il est rentré chez lui accablé. Il était marié. Il s'était marié, il avait dit à sa femme qu'il avait été médecin, mais il n'avait pas dit les premières années de son





## Témoignage des Sœurs

mariage qu'il avait été médecin bourreau, c'est seulement au bout de dix ans de mariage qu'il le lui avait avoué. Sa femme sachant cela, et lui sachant qu'il allait mourir, il a cherché du secours. Il a eu peur. Et quelque chose s'est réveillé en lui : il n'avait jamais oublié cette petite jeune fille qui parlait de Dieu, qui parlait de réconfort, et il s'est dit : « Moi, j'ai besoin d'elle pour moi. » Voilà. Et il n'a pas réfléchi une seule seconde que, quand on était venu me délivrer, lui était en train de nous achever ; nous n'étions plus que trois sur dix-huit, et six jours après, nous serions tous morts ; il n'a pas réfléchi que je devais être morte depuis très, très longtemps ; non, pas du tout, je devais être vivante, et il devait me retrouver, il devait me parler, et il est venu en France sans savoir si même il me retrouverait. Il m'a retrouvée très vite par le Conservatoire, parce qu'il est allé au secrétariat du Conservatoire, où se trouvait l'ancien secrétaire qui venait là passer ses vieux jours parce qu'il avait tellement aimé ce Conservatoire. Le nouveau secrétaire ne savait pas qui j'étais. Mais quand Léo a demandé : « Où est Maïti Girtaner ? », l'ancien secrétaire, du fond de son fauteuil a répondu : « Ah, mais je sais très bien où elle habite, je vais vous donner son adresse et son numéro de téléphone. » Il a fallu dix minutes pour me retrouver. Donc, tout cela a un sens. On sent très bien que c'est dirigé par une volonté plus forte que la nôtre.

Journaliste : Vous qui avez tant souffert pendant cette période-là, où la figure de Léo est très liée à toutes vos souffrances, pourquoi avez-vous accepté de lui ouvrir votre porte ?

Maïti : J'ai accepté de lui ouvrir ma porte, parce que le peu qu'il m'a dit au téléphone : « *J'ai une maladie très grave, je n'ai plus que quelques mois à vivre, j'ai absolument besoin de parler avec vous, parce que la mort me fait peur* ». Et le fait qu'il m'ait dit que la mort lui faisait peur après tous les crimes qu'il avait commis, la mort qu'il avait donnée lui-même, cela m'a bouleversée, et je me suis sentie appelée, poussée, à lui dire : « *Venez, on va en parler* ».

Journaliste : Vous aviez de la haine contre votre bourreau ?

Maïti : Je n'avais pas du tout de haine contre lui, j'avais de la détestation, c'est tout à fait différent, j'avais une répulsion contre les horreurs qu'il avait perpétrées, mais de la haine, absolument pas, la haine ou la révolte, si vous voulez, absolument pas.

Journaliste : Alors, Léo est venu ici, à Saint-Germain-en-Laye ?





Maïti : Léo est arrivé le lendemain. J'avais donné rendez-vous à 3 heures, j'étais couchée parce que cela m'arrive de temps en temps, je ne peux pas mettre le pied par terre. Cela tombait une semaine où j'étais couchée, j'étais allongée sur mon lit, j'avais laissé la porte ouverte. Il est monté. Je l'ai immédiatement reconnu. Lui, il m'a reconnu, alors que quarante ans s'étaient passés ; il n'avait pas tellement changé : un grand bel homme, qui avait été blond superbe, le prototype des beaux hommes allemands. Je l'ai immédiatement reconnu. Lui, il m'a reconnue aussi. Je parlais encore assez bien l'allemand, bien que ne l'ayant plus pratiqué depuis la guerre. Donc, nous avons conversé en allemand. Il a pris ce fauteuil dans lequel vous êtes et s'est assis près de moi. Je lui ai dit : « Qu'est-ce qui vous arrive, Léo ? » Alors, il m'a décrit sa maladie, il m'a dit qu'il n'avait que quelques mois à vivre et qu'il avait une peur horrible de la mort.

Journaliste : Et quand vous vous êtes retrouvés, vous étiez effrayée, vous aviez peur de lui. Comment ?

Maïti : Non, je n'ai pas eu peur de lui, mais j'ai quand même eu une réaction physique, c'est-à-dire que j'ai tremblé des pieds à la tête à l'idée de le revoir, parce que, comme je souffrais beaucoup ce jour-là, je ressentais un peu tout ce qu'il m'avait fait endurer ; j'avais aussi parfois de l'horreur vis-à-vis de lui. J'ai ressenti comme une espèce de mur très épais entre lui et moi. Et dans ma tête et dans mon cœur, je me suis dit : « Je ne dois pas laisser installer ce mur parce que je ne pourrais pas lui parler comme je voudrais le faire. Il faut que ce mur devienne transparent ». Donc, j'ai fait un effort énorme mentalement et spirituellement en l'espace de quelques secondes, pour être en face de lui bien vivante et ouverte.

Journaliste : Parce que vous aviez le désir de lui parler ?

Maïti : J'avais le désir de lui parler, et comme il m'avait dit au téléphone : « J'ai une peur affreuse de la mort. », je me suis sentie comme investie de lui expliquer en réalité ce qu'était la mort. Je lui ai demandé comment il avait été élevé, et là, j'ai découvert qu'il était de famille catholique; donc, étant petit garçon, et avait déjà appris des choses qui sommeillaient en lui et qui avaient complètement disparu derrière toutes les atrocités qui lui avaient été inculquées par la formation qui préparait ces médecins-bourreaux.

Journaliste : Où avez-vous trouvé la force de pouvoir indiquer la voie du salut à votre bourreau, celui qui vous avait fait souffrir ?





## Témoignage des Sœurs

Maïti : Cela, je le dis immédiatement, je ne l'ai pas trouvé moi-même ; j'étais faible, de toutes façons, je suis restée faible depuis ce temps-là. Je suis absolument certaine que c'est quelque chose qui m'a été donné, une grâce qui m'a été faite; j'avais compris, dès qu'il m'avait téléphoné, que j'avais comme une sorte de mission vis-à-vis de lui. Si j'avais très peu de temps, au moins le peu de temps que j'avais avec lui, c'était pour l'aider, le prendre par la peau du cou et de tirer de l'horreur dans laquelle il était pour le mettre plus près de la lumière.

Journaliste : Et Dieu était présent à ce moment-là, comme Il a été présent d'ailleurs tout au long de ces longues années de souffrance.

Maïti : Absolument, absolument. Pour moi, je suis sûre de ne pas me tromper, c'est la présence de Dieu, c'est sa force qui m'a investie, ce sont les mots justes qui me sont venus au moment où il le fallait. Je parle facilement, encore fallait-il trouver les mots justes en face d'un homme qui s'était écroulé dans un fauteuil. Il tremblait face à la mort, et la mort qui le guettait dans les semaines à venir, il en avait horreur. Il voulait vivre encore, absolument, il ne comprenait pas que la mort pouvait être une ouverture. Donc, il fallait qu'en une heure ou deux, je lui fasse comprendre que la mort est une ouverture, que la route continue, et qu'au lieu de se fermer, elle s'ouvre, elle s'élargit, et qu'on va vers la lumière, à condition que l'on reconnaisse ses fautes, qu'on les regrette. Voilà, il faut, il fallait reconnaître tout le mal qu'on avait fait.

Journaliste : Alors, au bout d'une heure et demie, deux heures, Léo s'en retourne en Autriche où il habite ?

Maïti : Oui. Il était assis dans ce fauteuil, les deux mains croisées, comme font souvent les hommes, vous savez, entre ses genoux, et au fur et à mesure que je parlais, il s'appuyait contre le dossier du fauteuil. Au fur et à mesure que je parlais, il se relevait, il se relevait, et quand je m'arrêtais de parler, il s'appuyait contre le dossier du fauteuil. Au bout d'une heure, ou un peu plus, il a eu un air beaucoup plus détendu, ses bras sont retombés. A ce moment-là je me suis dit : « C'est presque gagné. » J'ai gagné quelque chose, j'ai gagné la détente, donc je peux aller plus loin, je peux voir plus grand. Je lui ai dit quelle est ma conception de la mort : « c'est une rencontre, une rencontre de lumière, c'est l'apothéose de toute une vie, même si cette vie a comporté des péchés graves et des crimes, comme vous avez dit. » Parce que je n'ai pas voulu voiler du tout ce qu'il était.





– Il m’a coupé la parole et il m’a dit : « *Mais Dieu ne pourra jamais me pardonner ...* »

– « *Ah, bien, ai-je dit, c’est que vous ne connaissez pas Dieu ; Il a une réponse à toutes les horreurs que vous avez perpétrées* ».

– « Ce n’est pas possible », a-t-il dit.

– « *Si, c’est possible, et je vais vous le dire : la réponse, elle est dans l’Amour. Dieu est Amour, et Il vous aime, malgré toutes vos horreurs et les horreurs de vos camarades. Il a de l’Amour pour vous, et Il ne demande qu’une seule chose : c’est que vous vous tourniez vers cet Amour qui est un Amour purifiant, et que vous croyiez que cet Amour peut vous guérir de tout le mal que vous avez fait.* »

– Alors, son visage a complètement changé à ce moment-là ; il avait un visage crispé et très pâle, il est devenu rouge, son visage s’est détendu, il m’a regardée dans les yeux très très profondément, et m’a dit : « *Mais vraiment, vous y croyez, ou vous me dites cela pour me reconforter ?* ».

– Je lui ai répondu : « *Moi, j’ai misé toute ma vie là-dessus, sur l’Amour de Dieu qui nous pénètre si nous lui laissons la place. Alors vous, puisqu’il vous reste quelques semaines, quelques mois à vivre, ne soyez plus qu’amour, n’agissez plus que par amour pour les uns et pour les autres et en agissant par amour, vous entrez dans la perception de Dieu, vous entrez dans la manière de vie et d’être de Dieu et Il vous recevra avec son Amour* ». Il l’a cru.

Journaliste : Et sa vie a été bouleversée, la fin de sa vie ?

Maïti : J’ai su qu’il l’avait cru parce que j’avais demandé à sa femme, que j’avais installée dans la pièce à côté, de laisser la porte ouverte afin qu’elle entende notre conversation et qu’elle puisse en reparler avec lui. Elle est venue me dire au revoir au moment où il s’est levé pour partir, et je lui ai chuchoté : « *Tenez-moi au courant* ». Deux mois et demi après (il n’a même pas vécu trois mois), elle m’a téléphoné en me disant : « *Léo est mort, et il est mort en vous demandant, en vous appelant. Et je dois vous dire quelque chose : quand nous sommes sortis de votre immeuble, Léo n’était plus le même, ce n’était plus le même homme ; il était redressé, il avait un air dégagé, il marchait de façon assurée et il m’a dit : “Je crois que j’ai compris le message que Maïti a voulu me donner.”* » Et elle m’a raconté que, pendant





## Témoignage des Sœurs

les deux mois et demi pendant lesquels il a vécu, il avait réuni toute sa famille, qui ignorait totalement qu'il avait été un médecin bourreau (parce qu'il n'avait pas été arrêté ; sur les cinq, trois avaient été arrêtés, mais lui et un autre s'étaient échappés ; donc, il était rentré en Allemagne en se lavant les mains, et personne n'avait su ce qu'il avait fait en tant que bourreau, il n'en avait jamais parlé...) Donc, il a réuni toute sa famille et a avoué qu'il avait été un médecin bourreau - ce qui était extrêmement courageux de sa part. Il a dit qu'il était atteint d'une maladie grave dont il allait mourir probablement dans les mois à venir, et qu'il voulait que chacun sache qui il avait été, que pour lui c'était une manière de commencer la pénitence et d'avancer vers le Seigneur auquel il avait cru quand il était petit garçon ; toutes les manœuvres d'intoxication qu'il avait subies avaient fait disparaître sa foi, mais il l'avait retrouvée auprès de moi. Au fur et à mesure que les jours passaient, il trouvait la présence de Dieu de plus en plus vivante. Il a réuni tous ses domestiques (grand château, grande fortune, vingt-quatre domestiques, vous voyez le genre à peu près...) Il a dit la même chose à ses domestiques, il a dit : « *Voilà, j'ai été un des médecins bourreaux dont on a parlé. Maintenant, je le regrette terriblement à l'instant où je vais mourir, et je vous en demande pardon comme si je vous avais fait du mal à vous.* » Il avait dans la main une pile d'enveloppes, et sa femme se demandait ce que c'était : il a donné à chaque famille de ceux qui le servaient une enveloppe pour que les enfants puissent faire des études. Il s'est fait tout à tous. Il a essayé de vivre selon l'amour avec tout le monde depuis l'instant où il est descendu de chez moi jusqu'à l'instant où il est mort. Sa femme m'a dit que c'était un homme complètement transformé.

Journaliste : Maïti, vous avez contribué à ce que Léo puisse se réconcilier avec lui-même et sûrement avec Dieu, mais on pense à vous. Vous, qu'est-ce qui change pour vous, qu'est-ce que cette rencontre a changé ?

Maïti : Eh bien, cette rencontre a changé beaucoup de choses. D'abord, parce que je ne me suis pas attribué cette conversion : on peut appeler cela une conversion, parce que vraiment, il était noir avant, et il était devenu blanc, si l'on peut dire. Je ne me la suis pas attribuée, j'ai vraiment senti comme au fond de l'être que c'était l'Amour de Dieu qui m'avait choisie comme instrument, je n'étais que l'instrument, pas plus, mais cet instrument passait par les paroles, par les mots ; je suivais les expressions de son visage, donc je pouvais orienter ce que je disais, choisir un mot plutôt qu'un autre ; je n'ai été qu'un instrument, ce n'est pas moi qui ai opéré, c'est le Seigneur.







Journaliste : Est-ce que vous avez pardonné à Léo, et est-ce qu'il vous a demandé pardon pour ce qu'il vous avait fait ?

Maïti : Quand il est venu, il n'a pas prononcé le mot, pas non plus pendant notre conversation ce mot de pardon. Mais, à l'instant du départ, moi étant allongée et lui étant debout et très grand au-dessus de moi, il s'est penché vers moi, et moi je me suis soulevée de mes oreillers dans un mouvement que je n'avais pas du tout composé, auquel je n'avais pas pensé une seule seconde ; j'ai tendu mes deux mains, j'ai pris sa tête entre mes deux mains et je l'ai embrassé, et c'était le baiser de paix. Et au moment où je lui donnais ce baiser de paix, alors il m'a demandé pardon. Mon cœur a fait un bond dans ma poitrine, mais j'étais tellement prise par ces deux heures que nous avions passées ensemble, j'étais encore tellement sous le choc, que je n'ai pas analysé sur la minute toutes les dimensions que cela pouvait représenter. C'est dans les jours qui ont suivi, et jusqu'au moment où sa femme m'a téléphoné sa mort, que les choses ont pris leur place petit à petit. Il faut dire que, lorsque j'ai été libérée, avant même d'ouvrir les yeux à l'hôpital dans lequel j'étais, je pensais, je réfléchissais ; on croyait que j'étais inconsciente, mais j'étais déjà très consciente, et parmi les idées que j'avais, je m'étais dit : « *Il faudra que je cherche à savoir ce que c'est que le pardon, parce que je voudrais pardonner à ces hommes.* » Vraiment, c'est une des premières idées qui me sont venues lorsque j'ai été délivrée.

Journaliste : Alors même que vous ne faisiez que 37 kilos ?

Maïti : J'étais mourante, et on m'avait dit que jamais je ne pourrais survivre, etc ... Et je me disais : « *Le temps m'est compté, donc si le temps m'est compté, je n'ai quand même que 21 ans, je sais très peu de choses, il faut que je trouve le moyen de comprendre ce que c'est que le pardon, parce que je ne voudrais pas que ce soit seulement un mot. Donc, au fur et à mesure que je revivais, je pensais constamment à ce pardon à donner à Léo* » et je me disais : « *Mais, est-ce que vraiment je lui ai pardonné ? Est-ce que ce n'est pas de l'imagination ?* »

Journaliste : Maïti, comment construire la paix aujourd'hui ? Est-ce que cela passe par des démarches comme vous l'avez fait, de pardon, et comme Léo l'a fait envers vous ?

Maïti : Oui, construire la paix, c'est quelque chose de très long, cela ne se fait pas du tout du jour au lendemain, parce que nous sommes de pauvres petits êtres humains, qui avons beaucoup d'imagination et beaucoup





## Témoignage des Sœurs

d'images dans notre tête. J'avais beaucoup d'images épouvantables et atroces dans ma tête. Ne serait-ce que celles de tous ceux qui étaient avec moi dans cette cave, et dont 15 sur 18 étaient morts quand j'ai été délivrée. Retrouver la Paix après ce que nous avons vécu, c'était quelque chose de très difficile. Là aussi, je me suis tournée vers le Seigneur, en Lui disant : « *Vous êtes, Vous, le Seigneur de la Paix, et Vous pouvez m'apprendre ce que c'est que la Paix. J'ai besoin de connaître la Paix, de découvrir la Paix* ». J'ai eu comme une espèce d'intuition que j'aurais comme mission, pendant le peu de temps qui me restait à vivre, de faire comprendre aux autres ce que pouvait être la Paix par rapport à toutes ces atrocités-là. J'en ai eu vraiment l'intuition très forte.

Journaliste : Est-ce que vous pensez qu'on peut construire la Paix sans la Foi, sans Dieu ?

Maïti : La vraie Paix profonde que vous habitez jusqu'au fond du cœur, et jusqu'au fond de l'âme, au fond de l'être, je ne pense pas qu'on puisse la construire sans la présence de Dieu. C'est Lui qui peut nous donner la force d'aller contre le mal qui nous a marqués tellement profondément, qui nous a brisés, qui nous a déchirés physiquement et mentalement. Imaginez le mental d'une jeune fille de 21 ans à travers toutes ces choses-là. Donc la Paix ne pouvait pas être immédiate. C'est vraiment une conquête, et j'avais l'impression que, de moi-même, je n'arriverais pas à la trouver toute seule. J'avais besoin d'un soutien très fort, et j'avais besoin d'un modèle. Et mon modèle, je l'ai trouvé dans la personne de Jésus-Christ. Il ne faut pas se considérer comme quelqu'un qui a la force de trouver la paix en soi. Il faut se trouver comme quelqu'un qui a besoin de recevoir un don tout à fait spécial qui nous conduira vers la Paix. Voilà ! Si on se vide de soi-même, du peu que l'on est, alors on aspire à ce qui nous est proposé. Le Seigneur est là, les deux mains ouvertes, nous proposant la Paix : « Veux-tu ? » Il ne va pas nous l'imposer de force. Et j'ai entendu ce « Veux-tu ? » là, et j'ai compris, et j'ai dit au Seigneur : « Je veux bien, mais maintenant, apprends-moi. »

Sœur Désiré NIBOGORA et une équipe  
*Filles de la Charité*





SŒUR M. A. INFANTE, FILLE DE LA CHARITÉ

## L'habit des Filles de la Charité

### 1 – INTRODUCTION

Durant les 12 premières années de la Compagnie (1633-1645), les Filles de la Charité ne portaient pas d'habit, dans le sens d'un vêtement uniforme et d'un signe d'appartenance selon la pensée des Fondateurs. Le concept de l'habit **comme signe de consécration** a été introduit dans la Compagnie au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle sous le mandat du Père Étienne et apparaît comme un point qui définit leur identité, presque un siècle plus tard, dans le chapitre III des Constitutions de 1954. Ce point sur l'habit comme signe de consécration fut ratifiée à l'article 42 des Constitutions provisoires postconciliaires de 1970, suite à l'Assemblée générale extraordinaire de 1968 et 1969.

Les Constitutions provisoires de 1975 placent l'habit dans le chapitre de la Communauté et de la charité fraternelle : *Les Filles de la Charité portent un habit qui est un des signes de leur consécration à Dieu et de leur appartenance à la Compagnie.* (C. 28). Dans les Constitutions de 1983, le même contenu est confirmé en ce qui concerne l'habit : dans le droit propre, il est un **signe de la consécration** (C. 3. 14). L'Assemblée générale 2003 a fait la révision des Constitutions. N'ayant jamais été utilisée par les Fondateurs, l'expression « signe de consécration » n'était pas exacte pour la Compagnie, elle a donc été supprimée des Constitutions.

Nos Constitutions actuelles reprennent la pensée des Fondateurs sur le sens de l'habit comme signe d'appartenance et d'identification de ce que nous sommes (C. 41) :

Histoire  
de la  
Compagnie





## Histoire de la Compagnie

« Les Sœurs portent un habit selon les précisions données dans les Statuts et un signe distinctif de reconnaissance de leur identité de Filles de la Charité. En toute circonstance, leur tenue extérieure simple, modeste, sobre dans la couleur et dans la forme, doit être le reflet d'une attitude intérieure qui les maintient unies à Dieu et aux pauvres ». Il faut rappeler que, durant les douze premières années (1633-1645), les membres de la Compagnie ne portaient aucun habit. Les Sœurs portaient un costume séculier conforme au style de leur région d'origine. Mais, progressivement, des difficultés venant du fait que les Sœurs étaient habillées différemment, les Fondateurs ont compris que cela pouvait devenir un inconvénient et qu'il était important d'opter pour un habit simple et uniforme qui soit signe d'appartenance à la Compagnie et d'identification extérieure.

Voyons ces événements à la lumière des textes des Fondateurs.

### 2 – ORIGINES DE L'HABIT DANS LA COMPAGNIE

En 1642, les Sœurs portaient donc un costume séculier. Dans la Conférence du 6 janvier 1642, il est dit que la diversité des costumes séculiers est cause de division et de manque de communion fraternelle dans la Communauté. Les Sœurs font des comparaisons et se moquent. Saint Vincent essaie de les corriger : « Les anciennes doivent encourager les nouvelles, leur témoigner du respect, approuver leurs petits ouvrages, agréer ce qu'elles disent et ce qu'elles font, et surtout se garder de leur parler et de les regarder comme étrangères, **de les railler sur leur langage et la forme de leur habit** ». (Coste IX, 54 - Conf. 06-01-1642).

A partir de cette date, les Fondateurs soulignent la nécessité de porter un vêtement uniforme ou un habit. La lettre que Vincent écrit à Louise le 1<sup>er</sup> novembre 1642 indique que les Fondateurs encouragent, proposent et ordonnent une manière uniforme de s'habiller. « Je ne sais que vous dire de cette bonne fille angevine, sinon que ce n'est pas votre fait, **puisqu'elle ne se porte pas à une chose si importante que celle de l'uniformité de l'habit. Je pense pourtant qu'il faut un peu attendre** ». (Coste II, 134, lettre n° 494)

Voici les trois raisons de cette décision pour un habit uniforme :

– plus grande union fraternelle à l'intérieur de la Communauté (un vêtement uniforme fait disparaître les jugements ridicules sur la façon de s'habiller),





- austérité et pauvreté (acheter le tissu en grande quantité et identique pour toutes est plus économique)
- signe d'appartenance et esprit de corps : les Sœurs sont reconnues comme Filles de la Charité

Le processus pour adopter une manière uniforme de s'habiller fut lent et progressif. Le 22 janvier 1645, dans la conférence sur l'observance du Règlement, Vincent affirme qu'elles s'habillent avec un costume séculier : « *Il se peut dire en vérité que c'est Dieu qui a fait votre Compagnie. J'y pensais encore aujourd'hui et je me disais : "Est-ce toi qui as songé à faire une Compagnie de filles ? Oh ! nenni. Est-ce Mademoiselle Le Gras ? Aussi peu". Je n'y ai jamais pensé, je peux vous le dire en vérité. Et qui donc aurait eu la pensée de former en l'Église de Dieu **une Compagnie de femmes et filles de la Charité en habit séculier** ?... Encore vous puis-je dire que c'était Dieu, et non pas moi* » (Coste IX, 208).

En septembre 1645, sainte Louise lit le brouillon du document écrit par saint Vincent pour solliciter l'approbation de la Compagnie à l'Archevêque de Paris. Sainte Louise fait quelques observations dont l'une d'elles se réfère au choix de l'habit avec son but : « *Ne faudrait-il point faire mention que l'argent qui est apporté à la bourse commune, sert à acheter les provisions nécessaires à la maison **pour le vêtir des filles même demeurant ès paroisses où est fait leur habit, pour, par ce moyen, être toujours uniformes** ?* » (Écrits, p. 131 L 124bis).

En 1645, les Fondateurs élaborent le Règlement officiel qui sera présenté à l'Archevêque de Paris pour obtenir l'approbation de la Compagnie par l'Église diocésaine. Dans le Règlement cité figure déjà l'exigence d'un vêtement uniforme, appelé habit, aussi bien par les Fondateurs que par les Sœurs. « *Elles sont toutes habillées de même façon, à la villageoise... Elles auront aussi soin de garder l'uniformité, autant qu'elles pourront, à l'égard du vivre, du vêtir, du marcher, du parler, du service des pauvres, **et particulièrement en ce qui est d'être coiffées et habillées, comme a été dit. Si elles épargnent de l'argent, elles le mettront en la bourse commune, qui leur servira pour leur fournir leurs habits et autres nécessités, quand il en sera temps*** ». (Règlement - Coste XIII, 554).

Pour la gestion de l'approbation diocésaine de la Compagnie, il est demandé à sainte Louise un rapport des dépenses de l'année 1645. Elle fit les comptes en détail et, avant de les présenter à l'archevêque de Paris, elle les





## Histoire de la Compagnie

envoya à saint Vincent le 4 mai 1646, en disant : « *J'ai supputé tout ce que les sœurs des paroisses ont apporté à la maison en l'année 1645. Le tout se monte à l 129 livres 12 sols, et sur cela il y a eu 43 filles à entretenir d'habits et de linge. Je crois qu'il y a bien près de 400 livres de reste pour la maison, ôtée la dépense, sans y comprendre les façons de linge et d'habits qui se font par les sœurs du logis. Je pense, Monsieur, que, si votre charité en dit quelque chose, qu'il sera bon que nos sœurs entendent que ce qu'elles apportent est presque la juste valeur de la dépense et que, les unes apportant plus qu'il ne leur faut, cela supplée à ce que les autres n'apportent pas suffisamment ; car je ne sais si toute la compagnie serait capable d'entendre que leur épargne sert de beaucoup à la maison, à cause du peu de retenue de quelques-unes et de la plupart, qui disent trop librement tout ce qu'elles savent* ». (Coste II, 586 – lettre 801).

Par ces informations, nous voyons que la Compagnie a commencé à utiliser l'habit de manière généralisée depuis septembre 1645. Lorsque la Compagnie reçoit l'approbation ecclésiastique, le 20 novembre 1646, les Sœurs portent déjà un habit uniforme.

### 3 – INSISTANCE DES FONDATEURS SUR L'UNIFORMITÉ

Au XVII<sup>e</sup> siècle, l'uniformité était perçue comme source privilégiée de communion fraternelle, expression d'obéissance et signe de régularité et de perfection évangélique. C'était la mentalité commune dans l'Église et les Fondateurs y ont participé. Dans la conférence du 25 août 1648 sur *l'esprit du monde*, saint Vincent affirme :

« *Une fille qui aura peine d'avoir de méchants habits, de n'avoir pas son collet bien dressé, ou assez bon, s'en inquiétera, n'en ira pas si librement où elle aura à faire, voudra avoir des souliers bien faits, aura peine d'en avoir de plats, de maussadement raccommodés. Esprit du monde que tout cela, mes filles ! Prenez garde, je vous prie* ». (Coste IX, 444).

En 1650, les Sœurs portent une coiffe uniforme et un habit de couleur gris, c'est pourquoi dans certains lieux de France, on les appelait *les sœurs grises*. Le 19 avril 1650, saint Vincent ne pouvant être présent à la Conférence sur la conduite à tenir dans les difficultés loin de la Maison Mère, le Père Antoine Portail, comme premier Directeur des Filles de la Charité, la présida. Il dit : « *Il faut vous conformer à l'esprit de la maison, en sorte que, non seulement votre habit et votre coiffure vous fassent reconnaître, mais encore votre manière d'agir. Cela est bien nécessaire, voyez-vous, mes bonnes sœurs,*





*prenez-y bien garde, s'il vous plaît* ». (Coste IX, 510).

Le 9 décembre 1650, à la Maison Mère, a lieu la conférence *sur les vertus des Sœurs Anne de Gennes, Marie Lullen, Marguerite Bossu et Cécile Delaitre*. Une des compagnes dit que ces Sœurs ont bien accueilli l'habit de la Compagnie.

*« J'ai connu ma sœur Marie Lullen lorsqu'elle était encore au Mans avant qu'elle vînt ici, et je me rappelle qu'elle et une autre **filles quittèrent leurs habits du monde et prirent un habit gris ; ce qui leur occasionna beaucoup de moqueries et railleries de la part de ceux qui désapprouvaient ce changement.** Elles commencèrent à servir les pauvres à l'hôpital du Mans. Elles mirent un grand ordre dans cette maison, où jusqu'alors il n'y en avait pas eu beaucoup. Bien des personnes trouvèrent à redire, et elles furent fort persécutées à ce sujet, mais elles souffrirent cela courageusement* ». (Coste IX, 538-539).

Le 15 novembre 1657, saint Vincent demande aux Sœurs l'uniformité dans le vêtir comme moyen de vivre en communion. Il donne en exemple celles qui se sont rendues dans l'établissement d'Arras où elles étaient regardées comme des étrangères :

*« Nos chères sœurs qui sont allées à Arras ont trouvé que la coutume de ce pays est de porter certaine façon de cape pour se couvrir. Elles m'ont écrit pour savoir si elles s'accommoderaient à la façon de ce lieu, parce qu'elles semblaient si étranges qu'on les regardait comme des personnes venues de l'autre monde, bref qu'on les montrait au doigt. On leur a fait réponse qu'il faut bien se garder de cela, parce que ce serait un sujet de division entre elles et celles-ci, et que, quand le monde sera accoutumé à les voir, tout ce que l'on peut dire ou penser de la façon de leurs habits cessera. Elles n'ont point fait de mal en nous proposant cela de la façon qu'elles l'ont fait ; car elles ont témoigné être prêtes à suivre l'avis qui leur serait donné, et c'est de cette sorte qu'il en faut user, et **ne jamais rien changer en vos habits en quelque lieu que vous alliez.** Nous voyons venir ici des personnes étrangères habillées à la façon de leur pays, eh bien ! Elles ne se mettent pas en peine de prendre d'autres habits, quoiqu'on les regarde et qu'on s'étonne de les voir... Ainsi donc, mes chères sœurs, **ne vous étonnez pas si l'on vous recommande tant l'uniformité en vos habits et que vous n'y apportiez jamais de changement sous ombre de s'accommoder aux coutumes des lieux où vous pouvez être envoyées.** S'il se trouvait une fille parmi vous qui voulût persuader le contraire, sous quelque prétexte que ce soit, sachez que c'est une tentation qui la pousse à cela pour*





## Histoire de la Compagnie

*perdre votre Compagnie, qui ne peut subsister que par le moyen de l'union et de la charité.* » (Coste X, 351 – Conf. 15 novembre 1657).

Dans la conférence du 26 août 1657, saint Vincent insiste sur l'uniformité dans le vêtir comme source de communion fraternelle et signe d'appartenance à la Compagnie :

*« J'ai reçu une lettre aujourd'hui, par laquelle on me mande qu'une de vos sœurs s'est achetée une cape sans permission et va avec cela. Pensez-vous qu'il fait beau voir cette fille avec sa sœur : l'une avec sa coiffure ordinaire et l'autre avec cette cape ! Si l'on n'y tenait la main, vous les verriez tantôt avec un habit fait d'une façon, tantôt d'une autre, du linge plus fin, la coiffure un peu plus propre, puis on tirerait les cheveux... Enfin, si l'on n'y prenait garde, on ne verrait plus d'uniformité, et ce serait la perte de la communauté. Mais, tant que vous vous tiendrez à cette sainte coutume, Dieu vous conservera. O mes sœurs, que vous êtes heureuses ! Je ne sache point, et je le dis en présence de Dieu, je ne vois point de communauté qui soit plus agréable à Dieu que la vôtre. Mais retenez bien ceci, de ne jamais acheter vous-mêmes vos habits ; car, dès lors qu'une en a un d'une façon, l'autre d'une autre, cela cause un grand désordre »* (Coste X, 314).

### 4 – L'HABIT, APPEL A LA COHÉRENCE DE VIE

Quand saint Vincent présente aux sœurs les vertus de l'esprit propre dans les trois conférences consacrées au thème, février 1653, il fait un appel important à la cohérence de vie et le 24 février, il dit :

*« La première raison c'est que votre esprit est pour vous ce que l'âme est au corps. Or, dès qu'un corps n'a plus d'âme il est mort. De même, une Fille de la Charité est morte dès qu'elle n'a plus son esprit, c'est-à-dire dès qu'elle n'a plus d'humilité, de charité et de simplicité. Dieu lui fasse miséricorde ! Elle n'est plus Fille de la Charité que d'habit. Il vaudrait mieux qu'elle ne le fût plus »*. (Coste IX, 600).

Le 17 avril 1653, saint Vincent précise en expliquant les conditions pour pouvoir gagner le jubilé : *« Une fille qui porte l'habit de la Charité devant le monde et devant Dieu, si elle n'a point de charité, cela n'est rien. »* (Coste IX, 622).

Le 24 juin 1654, saint Vincent avertit les Sœurs contre l'envie et affirme : *« ce n'est pas l'habit qui vous fait Fille de la Charité ; c'est l'habit intérieur de l'âme »*. (Coste IX, 703).







En parlant des tentations qui peuvent surgir, saint Vincent avertit les Sœurs contre le vice de la critique et du murmure qui s'était introduit chez quelques-unes. Avec zèle, il appelle fortement à la cohérence de vie et à la responsabilité dans la manière de vivre la charité :

« Une se plaindra de la nourriture ; l'autre, du vêtement ; une autre, que l'on la traite trop durement ; l'autre, que la conduite n'est pas bonne ; l'autre qu'il est bien difficile de vivre de la sorte. Et ensuite il arrivera que toutes trouveront à redire. Eh ! Que faites-vous, mes sœurs, quand vous trouvez à redire à quelque chose, quand vous dites. "Il faudrait être nourries plus délicatement, habillées autrement ; il faudrait ceci et cela." Voilà un moyen de renverser votre Compagnie, de laquelle une personne de vertu (c'était Mme la duchesse de Ventadour) me disait hier (je voudrais vous le pouvoir dire sans être entendu, mes sœurs ; mais cela ne se peut, il le faut dire) ; elle me disait : "Monsieur, je ne vois point de condition, ni de Compagnie plus utile à l'Église de Dieu que celle-là" » (Coste X, 19).

En juin 1656, saint Vincent parle aux Sœurs de la disponibilité pour aller à un lieu ou à un autre. En relevant les causes qui limitent la disponibilité, il fait référence à l'attachement à la manière de se vêtir : « Vous verrez des personnes si attachées à avoir une robe faite de telle sorte et de telle étoffe, qu'elles troubleront toute la Compagnie pour satisfaire leur passion. Il y en a de si sujettes à s'affectionner désordonnément qu'elles s'attachent jusqu'à tout ce qui leur donne quelque satisfaction... Et quand on parle à ces personnes d'aller en quelque lieu, vous les voyez tristes, mélancoliques et obéir avec peine. Pourquoi pensez-vous qu'elles ne font point ce qui leur est ordonné, avec joie et promptitude ? C'est parce qu'elles ont quelque attache qui les tient liées et garrottées ». (Coste X, 167).

A la mort de Mademoiselle de Villers, en 1658, la reine de Pologne prétend obliger l'une des sœurs à vivre à ses côtés dans le château pour être son « aumônière » et distribuer les dons aux pauvres. Elle le propose à Marguerite Moreau, qui, au début, n'ose pas refuser à la demande de la reine. Ensuite elle écrit à Louise de Marillac en lui exposant son inquiétude :

« (Je suis) en grande peine pour la crainte que j'ai que, changeant mon habit et étant engagée dans la cour, cela me fît perdre ma vocation. Que sais-je si Dieu, qui m'a fait la grâce de surmonter une fois les difficultés que j'ai eues au sortir du monde, m'en fera une pareille ? S'il était à mon choix,





## Histoire de la Compagnie

*j'aimerais beaucoup mieux que Dieu permît qu'il me vînt une grande maladie, plutôt que de me mettre en ce danger.* » (Coste XIII, 749).

Saint Vincent et sainte Louise prirent le temps du discernement et décidèrent de transmettre leur refus à la reine. Pour les Fondateurs et pour les premières sœurs, il était évident que les Filles de la Charité ont été appelées et choisies pour vivre au service du Christ dans les pauvres dans une vie consacrée à Dieu en communauté pour la mission, avec un habit simple.

### **5 – LES CRAINTES DE SAINTE LOUISE A LA FIN DE SA VIE**

A la fin de 1657 et au début de 1658, Louise de Marillac décrit des tensions qui s'amplifient de jour en jour au sein même de sa Communauté de Paris. Louise analyse ces tensions qui ne l'effraient pas, elle observe que la majorité des sœurs sont de jeunes villageoises qui, avant d'entrer dans la Compagnie, n'ont pas l'habitude de « *converser avec des personnes de condition* ». En raison de leur travail, les sœurs sont régulièrement en relation avec les Dames de la Charité, partageant avec elles leurs réflexions au sujet du service à faire.

Certaines sont heureuses d'être considérées à égalité avec ces Dames. Ces paysannes, en majorité analphabètes, ont appris à lire et à écrire, certaines ont pris goût à l'étude et sont si passionnées par la lecture qu'elles finissent par négliger les petits services qu'elles considèrent comme moins importants. En apprenant aussi à manipuler l'argent pour le service des pauvres malades, certaines de ces paysannes découvrent les facilités qu'il procure et, parfois, sont tentées d'en faire profiter leur propre famille.

Cependant une tentation et un doute surgissent au sein d'un petit groupe de sœurs : pourquoi être toujours servantes ? N'est-il pas possible de vivre la consécration à Dieu d'une manière plus proche de celle des religieuses ? D'autres, plus contemplatives, voudraient constituer un groupe de sœurs qui se consacraient davantage à la prière, la méditation, la lecture...

Louise de Marillac réalise le grand danger d'une scission au sein de la Compagnie des Filles de la Charité, avec d'un côté les sœurs orientées vers une vie monacale et de l'autre, celles qui continueraient à être toutes données au service des pauvres. Louise réfléchit, prie et discerne la volonté de Dieu par rapport à un fait concret : *les plus contemplatives regardaient avec un certain mépris les vraies servantes des pauvres*. Cette situation préoccupe beaucoup





Louise entre 1658 et 1660. Aussi, en janvier 1660, deux mois avant sa mort, elle écrit à saint Vincent lui exposant ses craintes :

*« Faisant réflexion sur l'état présent de la Compagnie, je m'inquiète aussi de ne pouvoir plus vous en parler... il me semble nécessaire, vous en dire ma pensée qui est dans la crainte qu'elle ne déchoie en plusieurs manières : premièrement je me suis aperçue que en plusieurs paroisses, les Dames commencent à avoir de la défiance d'elles, quoique je pense être assurée que je n'en connais pas une qui en donne un véritable sujet...*

*Cela m'a fait penser,... à la nécessité qu'il y a que les règles obligent toujours à la vie pauvre, simple et humble, crainte que s'établissant en une manière de vie qui requerrait plus grande dépense, et ayant des pratiques attirantes à l'éclat et clôtüre en partie, cela obligerait à rechercher les moyens de subsister en cette manière, comme serait faire un corps très intérieur et sans action, faire logement pour se séparer des allantes et mal vêtues, à cause, se disent quelques-unes que ce tortillon, ce nom de Sœur, ne portent point d'autorité, mais attirent mépris.*

*Et je sais que non seulement les filles, mais d'autres qui seraient obligées pour honorer le dessein de Dieu au sujet du service spirituel et corporel des pauvres malades, (qui) ont grande disposition à cette manière tant dangereuse, pour la continuation de l'œuvre de Dieu, laquelle, mon Très Honoré Père, votre charité a soutenu avec tant de fermeté contre toutes les oppositions. Je suis très fâchée de vous donner ce déplaisir, si votre charité voit que Dieu veuille autre chose que ce qui s'est fait jusqu'à présent, au nom de Notre-Seigneur, que ce soit elle qui l'ordonne et le déclare ». (Écrits Spirituels – Sr E. Charpy : L. 655 p. 671).*

Malgré ses craintes, sainte Louise est persuadée qu'il faut renforcer l'essentiel du charisme et en rayonner par notre manière de vivre. C'est ce qu'elle écrit le 10 janvier 1660 à Sœur Marguerite Chétif qui était à Arras :

*« Vous ne trouvez (donc) point de filles qui aient envie de se donner en la Compagnie pour le service de Notre-Seigneur en la personne des pauvres ? vous savez bien que nous en avons de plus loin, mais qu'il faut des esprits bien faits et qui désirent la perfection des véritables chrétiens, qui veulent mourir à elles-mêmes par la mortification et le véritable renoncement déjà fait au saint baptême pour que l'esprit de Jésus-Christ soit établi en elles et leur donne la fermeté de la persévérance à cette manière de vie toute spirituelle, quoique ce soit par de continuelles actions extérieures qui paraissent basses et ravalées aux yeux du monde, mais grandes devant Dieu et ses anges ». (Écrits Spirituels – Sr E. Charpy : L. 651 p. 669)*



## *Histoire de la Compagnie*

### **6 – ÉVOLUTION DE L'HABIT AU COURS DE L'HISTOIRE**

Depuis 1645 jusqu'à nos jours, l'habit des Filles de la Charité a beaucoup évolué. Depuis le premier vêtement uniforme, simple, semblable à celui des villageoises de l'Île-de-France, jusqu'à la cornette majestueuse de 1964, il y a eu de nombreux changements... Cette évolution est très visible dans les tableaux et les gravures réalisés après la canonisation de saint Vincent. Le changement le plus spectaculaire eut lieu le 20 septembre 1964. Ce fut un acte exemplaire d'obéissance à l'Église, un signe de communion fraternelle désiré par toutes les Sœurs, un exercice de simplicité personnelle et institutionnelle pour se rapprocher davantage et mieux des pauvres dans le service réalisé par chaque Sœur. Tout au long de l'histoire, un des changements le plus notoire de l'habit est celui des Sœurs d'Espagne, par ordre du Roi Fernando VII en 1827. A la fin de la Révolution Française, il est fait prisonnier de Napoléon en France de 1808 à 1814 ; à son retour, en Espagne, il occupe de nouveau le trône jusqu'à sa mort en 1833. Son gouvernement est caractérisé par un fort absolutisme, par une certaine aversion envers tout ce qui était français et un régéralisme (ensemble de droits reconnus au roi pour intervenir dans les affaires de l'Église pouvant donner des ordres, des normes et des décisions annulant celles du gouvernement ecclésiastique).

Dans ce contexte, en décembre 1826, le roi Fernando VII décide d'imposer aux Filles de la Charité d'Espagne une coiffe différente de celle de France. Au moyen d'un ordre royal, il les oblige à enlever la cornette et à adopter une coiffe qui leur permette de mettre un grand voile par-dessus, pour aller à l'église et pour sortir. C'était la coutume en Espagne pour les dames nobles et les Sœurs étaient considérées dans cette catégorie... La norme royale, de droit applicable, arriva aux Communautés par une lettre d'obédience du Père Fortunato Feu, directeur provincial, écrite le 1<sup>er</sup> janvier 1827 transmettant l'ordre du roi. Le changement introduit par Fernando VII fut approuvé et ratifié par les Papes Pie VII et Pie IX. La ratification de Pie IX avait valeur de statut particulier et stable. Ainsi fut l'origine de la différence d'habit des Sœurs de la Province espagnole par rapport aux autres. L'étamine noire fut utilisée dans la Compagnie avant la Révolution française jusqu'au 25 mars 1835. Les Sœurs de la province espagnole l'ont conservée jusqu'en 1964, avalisées par le statut du Pape Pie IX.

Sœur Maria Ángeles INFANTE  
*Fille de la Charité*